



1912 - 2012

été 2012

association
neuchâtoise
des journalistes



Les
journalistes
ont **100** ans

Certitudes et incertitudes

Lors du 75^e anniversaire de l'Association neuchâteloise des journalistes (ANJ) en 1987, la presse écrite règne encore presque sans partage. Si la SSR (aujourd'hui Radio-Télévision suisse) est solidement arriérée à son monopole audiovisuel, les premières radios locales, dont RTN la neuchâteloise, ont émergé en 1984. La vague informatique n'a pas encore déferlé sur les rédactions, même si le plomb a succombé devant l'irruption de la photocomposition, prémisse de l'impression informatisée.

Vingt-cinq ans plus tard, le monde des médias et de leurs métiers a été bouleversé. Radios et télévisions locales se sont épanouies. La Toile a envahi les rédactions. Aujourd'hui, le journaliste est appelé à jouer toutes les partitions. Il tient indifféremment la plume, le micro, la caméra, l'appareil de photo, alimente en permanence le site internet de sa rédaction. Il doit même maîtriser la mise en page à l'écran des articles et des photos.

Presse écrite et médias audiovisuels sont confrontés à de gigantesques défis économiques et techniques. La publicité se fait moins généreuse et les lecteurs s'informent autrement, l'œil rivé à l'écran de leur ordinateur ou de leur tablette.

Face à cette révolution télématique que d'aucuns comparent à celle de Gutenberg, les éditeurs ont dû «réduire la voilure», pour emprunter un euphémisme. Car il ne s'agit ni plus ni moins que d'une question de survie, tous médias confondus. On multiplie les synergies et les coopérations, avec une inévitable perte de substance et des effectifs rédactionnels amincis.

Aujourd'hui plus que jamais, l'incertitude règne sur les médias. Toutefois, demeure cette conviction. Les journalistes devront toujours démêler l'écheveau d'un univers complexe, en se portant garants d'une démocratie vivante.

Au moment de célébrer le centenaire de l'ANJ, c'est l'espoir que nous autres journalistes neuchâtelois voulons formuler. Nous poursuivrons notre mission exigeante au service des lecteurs-citoyens d'une société libre et démocratique.

Blaise Nussbaum
Président de l'ANJ

Sommaire

- 5-7 Baroudeur: souvenirs et anecdotes de Jean Buhler
- 8 Enjeu: Patrick Fischer
- 9-11 La presse de proximité: Philippe Chopard
- 12-13 Au Palais fédéral: François Nussbaum
- 14-17 Le temps des pionnières: Florence Hügi
- 18 Essai: Jean-Bernard Vuillème
- 19-21 Micro et caméra à la RTS: Jennifer Keller
- 22-23 Evolution de la rubrique locale: Jean-Michel Pauchard
- 24-27 Une histoire Impex: Bernard Wuthrich
- 28-29 Bientôt 30 ans pour RTN: Fabio Payot
- 30 Essai: Thomas Sandoz
- 31 Un colloque et une fête: Jean-Luc Wenger
- 32-33 Une grève unique: Pierre-Emmanuel Buss
- 34-35 Historique des médias neuchâtelois: Blaise Nussbaum
- 36-37 Canal Alpha regarde l'avenir: Pierre-André Léchet
- 38 Investigation: Jean-Philippe Ceppi
- 39 Essai: Frédéric Mairy
- 40-41 Etre journaliste libre: Valérie Kernen
- 42-43 Les belles heures du sport neuchâtelois: François Pahud
- 44-45 Regards externes sur le canton: Sylvie Jeanbourquin
- 46 Un combat permanent: Mathieu Fleury
- 47 Hommage à Jean-Marc Elzingre: Blaise Nussbaum

Remerciements

Nous souhaitons remercier tous nos généreux sponsors et donateurs qui ont assuré le financement des événements de notre centenaire: les Villes de La Chaux-de-Fonds et de Neuchâtel; l'Office cantonal des vins et des produits du terroir; Tourisme neuchâtelois; la Semeuse; la Banque cantonale neuchâteloise; la Société de navigation sur les lacs de Neuchâtel et de Morat; la Société neuchâteloise de presse (SNP); la Loterie romande.

Un remerciement tout particulier est adressé à Jean-Luc Wenger, membre du comité de l'ANJ, qui a joué de main de maître le rôle de chef d'orchestre de ce magazine du centenaire de notre association.

Responsable du contenu rédactionnel: Jean-Luc Wenger
Graphisme: Agence Clin d'œil, Saint-Imier, Tony Marchand (couverture et illustration de la page 41)
Impression: Centre d'impression des Ronquoz SA, CIR Sion
Tirage: 42 000 exemplaires

Ont participé à ce numéro: les journalistes libres Jennifer Keller, Valérie Kernen, Florence Hügi, Jean Buhler, Philippe Chopard, Sylvie Jeanbourquin et François Pahud.

Ainsi que Pierre-Emmanuel Buss («Le Temps»), Pierre-André Léchet («Canal Alpha»), François Nussbaum («L'Express-L'Impartial»), Jean-Michel Pauchard («L'Express-L'Impartial»), Fabio Payot («RTN») et Bernard Wuthrich («Le Temps»).

Les autres auteurs sont présentés dans les pages.

En été 2012, le comité de l'ANJ est composé de Blaise Nussbaum, président («Journal du Haut»), Jean-François Berdat («RTS»), Yann Hulmann («L'Express-L'Impartial»), Andrea Schmid («Canal Alpha»), Renaud Tschoumy («Le Matin»), Marie Vuilleumier («RTN») et Jean-Luc Wenger («L'Express-L'Impartial»).

Jean Buhler

Toujours un peu tzigane

«Vous rencontrer un matin? Vous n’y pensez pas, je travaille moi le matin.» Au téléphone, Jean Buhler, dans sa 93^e année, ne plaisante pas. Chez lui, à Neuchâtel, il montre volontiers son propre portrait réalisé par Charles L’Eplattenier. Dans des vitrines, des statuettes africaines, des objets ethnos et, dans chacune des quatre pièces, des livres, partout.

Né à La Chaux-de-Fonds le 3 juillet 1919, le journaliste-écrivain se définit avant tout comme un baroudeur. Jean Buhler raconte ses souvenirs, dans le désordre. Il saute d’un concours de décathlon à son premier voyage en Italie, à pied, pour rejoindre l’Albanie, «dont on parlait si peu en 1938.» Après son école de recrues à Genève, il part pour la Finlande, écrit pour des journaux d’Helsinki, en allemand. De retour à La Chaux-de-Fonds, il travaille entre 1941 et 1943 à la rédaction de «L’Impartial». En 1946, il réalise son premier voyage sur le continent africain. Notre bourlingueur choisit ensuite la conquête des Andes, à pied et en 1951, du Brésil au Chili.

En 1956, il voyage en 2 CV de La Chaux-de-Fonds à Kaboul avec son ami Pierre Franz. A peine rentré en Suisse, il repart pour couvrir les événements de Hongrie. Il a écrit sur Blaise Cendrars, accompagné – en 1968 – Edmond Kaiser sur les champs de bataille du Biafra pour en tirer: «Tuez-les tous». Il est en Inde pour témoigner dans «Les derniers, les premiers» (1979) du travail de son ami Baba Amte en faveur des lépreux.

Mais c’est la terre africaine, où il sera tour à tour conseiller pour l’Unesco et la FAO, qui l’attire le plus souvent. Il revient toujours à sa passion: la découverte de l’autre. «Je passe une sorte de contrat de confiance amical avec les personnes que je rencontre.» Il se demande si son trajet personnel, «jamais un seul jour de chômage», avance-t-il fièrement, serait possible aujourd’hui. On répond au baroudeur, toujours plus ou moins tzigane, que oui, pour des hommes de sa stature, de son indépendance, il y aura toujours une aventure possible.

Jean-Luc Wenger

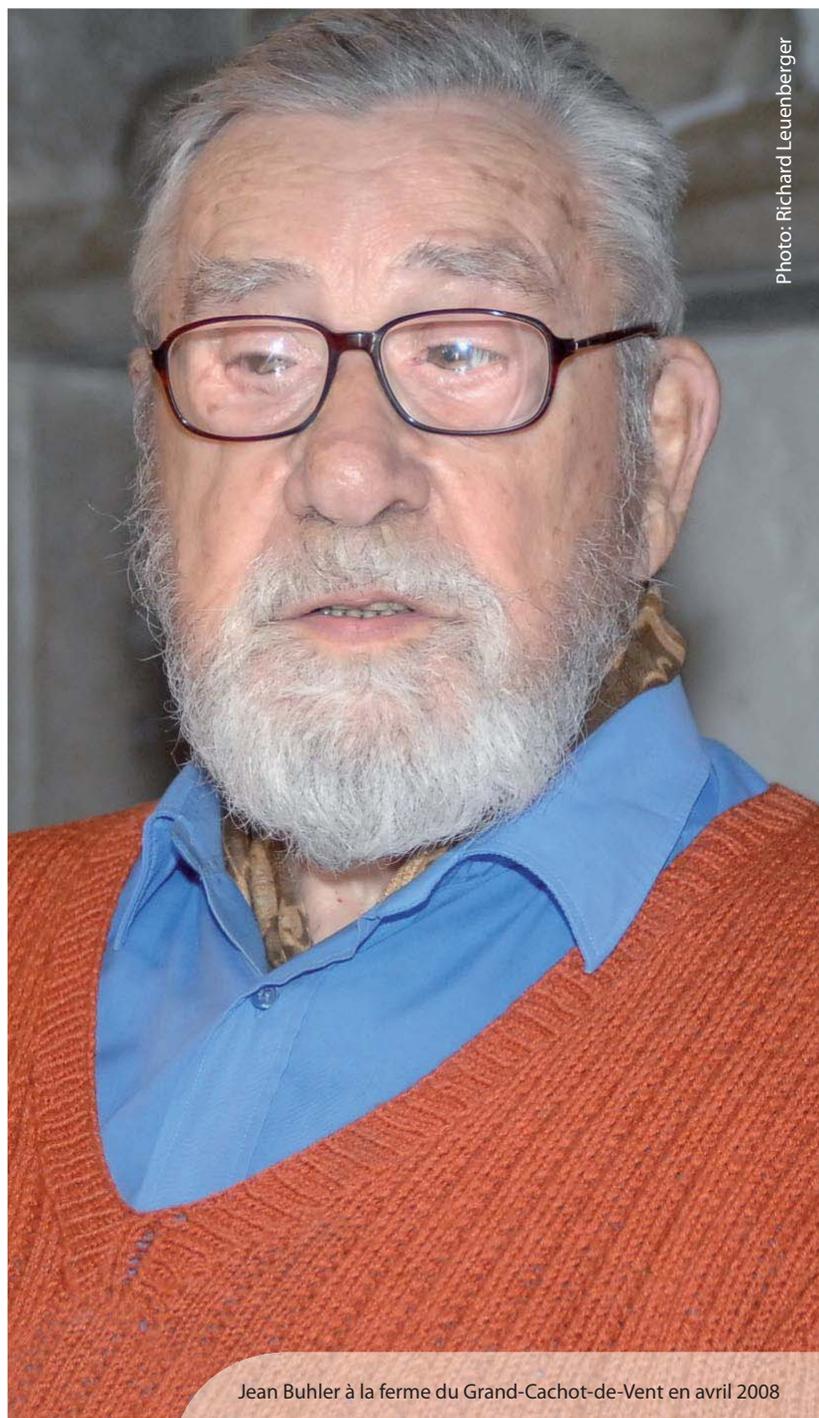


Photo: Richard Leuenberger

Jean Buhler à la ferme du Grand-Cachot-de-Vent en avril 2008



«L'humilité,

1942-2012: 70 ans d'un sociétariat un peu négligent

Photos: Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, Fonds Hélio Courvoisier



On n'avait pas d'ordi, pas de télé. On prenait les nouvelles de l'Agence télégraphique suisse (ATS) au téléphone, en sténo. La rédaction de «L'Impartial» se composait du rédacteur en chef Paul Bourquin, de la secrétaire et de votre serviteur; deux éditions par jour; horaires 5h30 à 11h et de 14h à 17h.

Charles-André Nicole vint s'asseoir en face de moi au bout de six mois de noviciat. Je gagnais 375 balles par mois pour m'occuper des nouvelles internationales, nationales, cantonales et locales, jouer au correcteur, boucler la dernière page en lisant à l'envers le plomb tombé de la linotype. Et rendre compte des concerts d'abonnement, des soirées au théâtre, des expositions de peinture et de sculpture, relater les exploits du FC La Chaux-de-Fonds et du FC Etoile, rédiger au feutre trois affiches à placarder à la rue Neuve et plus loin sur le Pod.

Pour la récré, il y avait les fêtes, Vendanges à Neuchâtel, Braderie en Haut. Et le Grand Conseil, fichtre!

On buvait le lait de panthère avec les conseillers d'Etat dans des verres dissimulés par un cache-pot. Avec Charles-André Nicole, nous enrichîmes le journal d'une «Chronique du soldat» sur une demi-page tous les mercredis. J'y traduisis entre autres, et en vers, «Lili Marleen». Je me mis en tête d'écrire une nouvelle pour l'édition du samedi, mais cette entreprise fut stoppée net le jour où je crus bon de m'en prendre à la censure qui avait interdit mon premier bouquin de la première à la dernière ligne.

Paul Bourquin me rappela à l'ordre. «On n'utilise jamais le journal pour plaider une cause personnelle. Le journal, on le doit de la première ligne à la dernière à ses lecteurs.» Ce qui n'empêcha pas ce brave homme de me donner cent sous en me priant d'aller chercher des sèches au cumin au marché, ce qui en faisait quatre, une pour chaque membre de la rédaction. Cette bonhomie recouvrait des enjeux féroces. La guerre

compagne du reporter»

Jean Buhler



Quelques mains à serrer et le froissement du bon de transport pour Interlaken que venait de m'envoyer le commandant de l'armée en me proposant d'effectuer mes relèves dans un détachement de reporters tout juste formé. La corbeille à papier recueillit cette invitation au déplacement forcé et gratuit. Une autre carrière commençait. Elle s'est déroulée sans salaire assuré, sans notes de frais, sans la moindre allocation pour enfants.

D'abord l'indépendance, le reste devait suivre. L'occasion pour un vieux de la vieille que je suis maintenant, 70 ans de sociétariat décontracté, de rendre hommage à la presse d'ici d'abord et, bien entendu, aussi un peu beaucoup d'autre part: merci à tous ceux qui m'ont accueilli et m'accueillent encore de m'avoir offert la liberté d'allure et d'expression, de m'avoir toujours donné de quoi manger et de faire vivre décentement les miens. De n'avoir jamais cherché à influencer mes propos. J'ai participé à quelques congrès de journalistes à Prague, à Paris, en Afrique; partout, ma nationalité et mon statut de libre m'ont donné à penser que j'étais un privilégié. Pas de quoi bomber le torse. L'humilité m'a toujours semblé être la compagne du journaliste et surtout du reporter. C'est exercer un modeste métier que de faire savoir et de commenter les faits et gestes d'autrui. Les gens qui utilisent à tort et à travers le terme de «brillant journaliste» sont le plus souvent désireux de se faire cirer les pompes.

Bien sûr, il y a le courage, la sincérité, la compassion. 1912-2012, dites-vous. Relisez donc Auguste Bippert, tombé en avion à La Chaux-de-Fonds avec Cobbioni, en 1912 justement. Relisez ce qu'il écrivait après le procès de la maquerelle jugée pour avoir tiré parti de la prostitution d'une gamine de 12 ans: où étaient donc les riches industriels qui avaient utilisé les services de la maquerelle et joui de l'enfant? Pourquoi absents du procès? Auguste Bippert était rédacteur au «National», ancêtre de «L'Impar». Brillant? Dans son cas bien précis, évidemment...

faisait flamber le monde. Rédacteur de mars 1941 à novembre 1943, j'eus à mettre en page Pearl Harbour et l'Afrika Korps, Stalingrad. Goebbels menaça d'envoyer les journalistes suisses en Sibérie. L'autocensure était la loi tacite des rédactions. Elle a été la menace la plus perverse qui ait compromis non seulement la diffusion des nouvelles, mais l'intelligence même des comportements et le comportement de l'intelligence.

Revenons à nos moutons. Il y avait un petit troupeau de quotidiens à l'époque, pas moins de sept pour le canton, dont trois à La Chaux-de-Fonds: «L'Impartial» (mais pas neutre, disait son Père Piquerez), «La Sentinelle» (socialiste) et «L'Effort» (libéral-PPN). Reçu en 1942 à l'ANJ, on me proposa d'entrer au comité comme secrétaire, mais je bottai en touche, disant: «Si vous tenez à recevoir vos convocations de Bir Tam-Tam ou de Sidi Maboul, je veux bien.» Mes adieux à la rédaction de «L'Impar» furent brefs.

Patrick Fischer

De Polac à la Star Ac

En ce temps-là, Michel Polac animait l'émission de débats «Droit de réponse». Le verbe y était impétueux, coloré, de mauvaise foi. En tout cas dans mon souvenir... et on fumait encore sur les plateaux TV! Aux Etats-Unis, le scandale du Watergate avait donné ses lettres de noblesse à notre profession, l'installant sur le trône du quatrième pouvoir. En tout cas dans l'opinion publique. Bernard Béguin posait la question qui indisposait plus d'un notable: «Journaliste, qui t'a fait roi?» (1) C'était les années 1980. Hier en regard du grand âge de l'ANJ. Qu'en est-il aujourd'hui? Que reste-t-il du poids des mots et du choc des photos, pour reprendre la devise de «Paris Match» abandonnée en cours de route?

Les mots ont perdu

du poids. Plus convenus, consensuels, formatés aux normes du politiquement correct, comme ces yaourts lights qu'on trouve au rayon «Weight Watcher». Dans le langage actuel, les guerres ne tuent plus, elles font des «dégâts collatéraux». Les Noirs sont devenus une «minorité visible». Les sourds des «personnes en situation de handicap malentendant».

N'y a-t-il pas comme un malentendu? A force de ne plus appeler un chat un chat, les mots se sont noyés dans le bouillon de la pensée unique.

Et les photos?

Banalisées par une surdose d'images. Pas un événement qui ne soit filmé par une caméra de surveillance ou un téléphone portable. Le crash du Concorde, la vague du tsunami, l'entartage de Micheline Calmy-Rey... Tout se retrouve sur Facebook, YouTube & Co. Immédiatement et brut de décoffrage. En Syrie, les

internauts diffusent le film de la répression en flux continu. Les journalistes ont perdu la priorité sur l'image.

Alors le roi est-il nu? Non! Mais il porte le costume du saltimbanque. C'est devenu le clown blanc du grand

cirque médiatique. Son metteur en scène. Regardez la couverture de l'affaire DSK en mai 2011. Dominique Strauss-Kahn... Grandeur et décadence d'un maître du monde! Un scénario écrit à quatre mains par Shakespeare et Tom Wolfe. Plus de 150.000 «unes» dans le monde. C'est la nouvelle affaire étalon - la bien nommée! – dans l'histoire récente des médias. Avec le Watergate, il y avait encore cette atmosphère un peu austère qui colle au journalisme d'investigation. Avec DSK on bascule dans le spectacle total. Et planétaire.

La télé-réalité est passée par là. Elle a imposé ses codes. Le maillon faible avec un candidat éliminé de la course à l'Élysée. Des caméras jusque dans la salle d'audience - jadis impensable! – comme dans la chambre à coucher du Loft.

Des heures de direct. Du suspense... Des people... Et des journalistes comme bateleurs. C'est la Star Ac de l'info. Peu d'info, mais beaucoup de bruit médiatique.

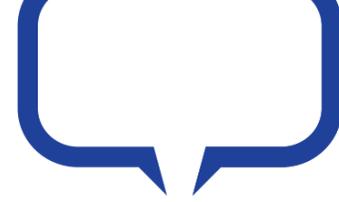
Dans le vacarme

du monde, nous sommes de ceux qui augmentent chaque jour le volume sonore. Les débats chez Polac n'étaient pas moins bruyants, c'est vrai, mais au moins y entendait-on quelques voix discordantes.

(1) Bernard Béguin, «Journaliste, qui t'a fait roi?», Editions 24 Heures, 1988.



Patrick Fischer est journaliste et producteur de l'émission «TTC» («Toutes Taxes Comprises») de la Radio Télévision suisse.



Plumes à l'écoute

Les journaux locaux tirent aussi leur épingle du jeu médiatique en évoluant vers plus de professionnalisme

Petit canton par la taille, Neuchâtel est encore attaché à un journalisme de proximité, en dépit de toutes les concentrations opérées ces dernières années par ses quotidiens. C'est ainsi que les journaux qui font de l'information locale leur fonds de commerce sont encore promis à un bel avenir et à une professionnalisation constante.

L'absorption du «*Courrier neuchâtelois*» par la Société neuchâteloise de presse (SNP), en janvier 2009, a ainsi accéléré la mutation du rôle de ce titre édité autrefois par l'Imprimerie Gessler, à Colombier. «En fait, explique son rédacteur en chef actuel Patrick Di Lenardo, il s'agissait de trouver une nouvelle place à l'information locale, après des années d'errance.»

du terroir

Philippe Chopard

Le «*Courrier neuchâtelois*» a ainsi cherché à mieux occuper son terrain de diffusion, après avoir fonctionné, de longues années durant, comme feuille d'information aussi exhaustive que possible. Il a pu pour cela compter sur une indépendance rédactionnelle totale. «Notre diffusion hebdomadaire nous dispense de l'obligation de suivre un agenda quotidien, poursuit encore Patrick Di

Lenardo, un ancien localier de «*L'Express*» qui a accepté de relever le défi. Nous intervenons toujours en décalage, en cherchant à apporter une plus-value à l'information immédiate.»

Cette valeur ajoutée n'est pas toujours comprise de ce qui faisait par le passé le terreau du «*Courrier neuchâtelois*», à savoir les sociétés locales. Qui, soit dit en passant, se disent très souvent frustrées de l'audience qu'elles pouvaient obtenir par le passé au sein de «*L'Express*» et de «*L'Impartial*». «Nous composons quotidiennement avec une information pléthorique», indique encore Patrick Di Lenardo en admettant qu'il est impossible de contenir tout le monde.

Dans les Montagnes neuchâteloises, le «mariage» entre les deux quotidiens a pu laisser craindre dès 1996 que la population ne puisse plus compter sur son «*Impartial*». Si le titre est resté avec sa rédaction locale, les ménages peuvent compter depuis 1999 sur le «*Journal du Haut*», lancé par Jean-Daniel Rothen avec l'appui des commerçants locaux. Le titre a relevé le défi de faire son nid et sait encore se faire apprécier, selon son rédacteur responsable Blaise Nussbaum. Distribué à un peu plus de 30.000 exemplaires dans les districts de La Chaux-de-Fonds et du Locle, ainsi que dans les communes bernoises et jurassiennes limitrophes, le titre paraît à une cadence à peu près mensuelle, et pratique un vrai journalisme de proximité. «Le volume réservé à nos localités dans les pages est proportionnel à leur population», indique encore Blaise Nussbaum.

Si sa base reste, comme c'est le cas de tous ces petits journaux, adaptée au tissu économique de sa région, le «*Journal du Haut*» se montre résolu à défendre les intérêts des Montagnes tout en introduisant la pincée d'esprit critique propre à tout bon journaliste. «Nous pouvons nous montrer assez secs, notamment avec le Conseil d'Etat», précise encore son rédacteur responsable, journaliste au long cours déterminé à poursuivre son activité aussi longtemps qu'il le pourra.

Le «*Journal du Haut*» tout comme le «*Courrier neuchâtelois*», intervient en décalage avec l'actualité immédiate. «Nous privilégions les portraits et les sujets magazines», explique encore Blaise Nussbaum. «J'apporte aussi une attention particulière à l'agenda des activités du tissu local, qui doit être aussi exhaustif que possible. De même, nous avons introduit une pincée satirique, notamment à l'occasion du Carnaval de La Chaux-de-Fonds, et incisive par nos billets. Nos lecteurs apprécient aussi de pouvoir se divertir en nous lisant. Enfin, je me réjouis de pouvoir inciter les jeunes à s'intéresser au métier et à y faire leurs premières armes de pigistes.»



Photo: Guillaume Perret

Le «**Courrier du Val-de-Ruz**» a été le seul ces dernières années à disparaître, étant sacrifié sur l'autel de l'absorption du «**Courrier neuchâtelois**» par la Société neuchâteloise de presse, en janvier 2009. Passé le temps de la colère, les acteurs du développement de la vallée ont cependant réussi le tour de force de créer une coopérative et de relancer une publication bimensuel «**Val-de-Ruz Info**», moins journalistique que par le passé, mais qui «couvre» sa région et ainsi rassemble ses acteurs et sa population.

Au Val-de-Travers, le «**Courrier**», qui fut quotidien, édité par l'Imprimerie Montandon, à Fleurier, est longtemps resté très lié à son tissu économique et associatif local. Au Vallon, tout était censé se savoir en lisant l'hebdomadaire du cru. «C'est toujours le cas aujourd'hui, précise sa rédactrice responsable Claire-Lise Frossard. Nous faisons le lien entre les villages du Vallon, tout en essayant de ne vexer personne.» Il faut dire que le Val-de-Travers a une forte identité! Le travail du «**Courrier**» est totalement indépendant de celui des quotidiens cantonaux.

«**Le Courrier neuchâtelois**» a évolué vers un journalisme totalement indépendant des annonceurs locaux du journal. Le «**Journal du Haut**» a fait sa place sans chercher à concurrencer «**L'Impartial**» sur son terrain. Cette presse locale se veut donc complémentaire des quotidiens, tout en ne dédaignant pas son plaisir de parfois sortir des informations en primeur, comme dans le Val-de-Travers ou dans les Montagnes! «Nous aurions même pu révéler les frasques de l'ancien conseiller d'Etat Frédéric Hainard quelques jours avant que «**Le Matin**» ne fasse son travail», sourit encore Blaise Nussbaum.



Photo: Christian Galley

La Chaux-de-Fonds



Pour faire le lien entre ses habitants, le Val-de-Ruz a aussi besoin d'un journal.



1988-2011

François Nussbaum

De l'affaire Kopp...

Certains journalistes accrédités au Palais fédéral se considéraient, le plus sérieusement du monde, comme l'«élite» de la profession. L'observation objective le dément: de la rubrique locale à l'internationale, des sports à la culture, de l'écrit à l'audiovisuel, il n'y a que des journalistes plus ou moins bons. N'empêche, je n'étais pas peu fier de travailler dans cet édifice quasi mythique, centre de décisions, mais aussi centre de convergence des forces du pays.

Il y a des entrées en matière plus bousculées que d'autres. Ce lundi 12 décembre 1988, la Chancellerie fédérale avait, dès 5 heures du matin, tiré du lit tous les journalistes accrédités, pour une conférence de presse à 8 heures, salle 86. On avait compris. D'une voix faible mais sans hachure, Elisabeth Kopp nous a annoncé sa démission du Conseil fédéral pour fin février. Elle sortira finalement par la petite porte le 12 janvier déj, au bras de Jean-Pascal Delamuraz.

Elle avait, du téléphone de son bureau, averti son mari que la société dont il était membre du conseil d'administration était sous enquête du Ministère public pour blanchiment d'argent et trafic de drogue. Fait rarissime: deux commissions d'enquête parlementaires ont été mises sur pied successivement (1989, 1990), ... qui découvriront des choses surprenantes, comme une armée de l'ombre (P26) et une cellule secrète de renseignement (P27), totalement inconstitutionnelles et ignorées du Conseil fédéral lui-même.

A peine sorti de ces secousses, une autre aventure commençait, plus longue celle-là puisqu'on vit encore dans ses prolongements. A l'appel de Jacques Delors, président de la Commission européenne, les pays entourant le Marché commun – dont la Suisse – se préparaient dès 1991 à s'y associer en créant un Espace économique européen (EEE). Dans la foulée, en mai 1992, il s'est trouvé une majorité au Conseil fédéral pour déposer, par anticipation, une demande d'adhésion à ce qui deviendrait l'Union européenne.

«Ça y est, ils sont tombés dans le panneau: on est bon», s'est immédiatement réjoui Christoph Blocher. Effectivement, le 6 décembre 1992, les électeurs alémaniques (sans les Bâlois) imposaient à une Romandie choquée et durablement traumatisée leur refus de l'EEE, notamment en raison du télescopage de deux projets (EEE/UE) aux résonances trop différentes à leurs yeux. Un «dimanche noir» pour Jean-Pascal Delamuraz et René Felber, un tremplin pour Christoph Blocher, qui allait imposer au pays une UDC façonnée à l'image de sa section zurichoise.

D'une assise électorale de 11% en 1991, l'UDC a atteint son apogée en 2007 avec 29%. Elle est redescendue depuis. Mais, dès 1999 (avec 22,5%), elle dépassait tous les autres partis. S'est alors posée la question d'un deuxième siège au Conseil fédéral, au nom du système helvétique de concordance. C'est bien avec cette référence que l'UDC a obtenu le siège supplémentaire, qu'a occupé Christoph Blocher de 2003 à 2007. Mais quels outrages sémantiques la notion de concordance n'a-t-elle pas subis lors de ce passage...

Le terme est pourtant explicite: un gouvernement est «de concordance» si ses membres (et leur parti derrière eux) sont suffisamment ouverts l'un à l'autre pour s'entendre sur quelques exigences fondamentales et trouver des compromis sur le reste. Or l'UDC cultivait l'image et la rhétorique d'un parti arrogant et agressif, martelant à longueur d'année qu'il avait toujours raison, seul contre tous. Il y avait donc quelque chose de surréaliste à entendre le président du parti, Toni Brunner, hurler à la «Konkordanz» pour arracher ce second siège.

Le plus curieux, c'est que le milieu politico-journalistique ne s'en offusquait même plus. La question était comme secondaire. Il a fallu que l'UDC, tout récemment, se saborde pratiquement elle-même pour que la concordance soit rétablie. Mais, dans ces conditions, que vaut-elle encore?

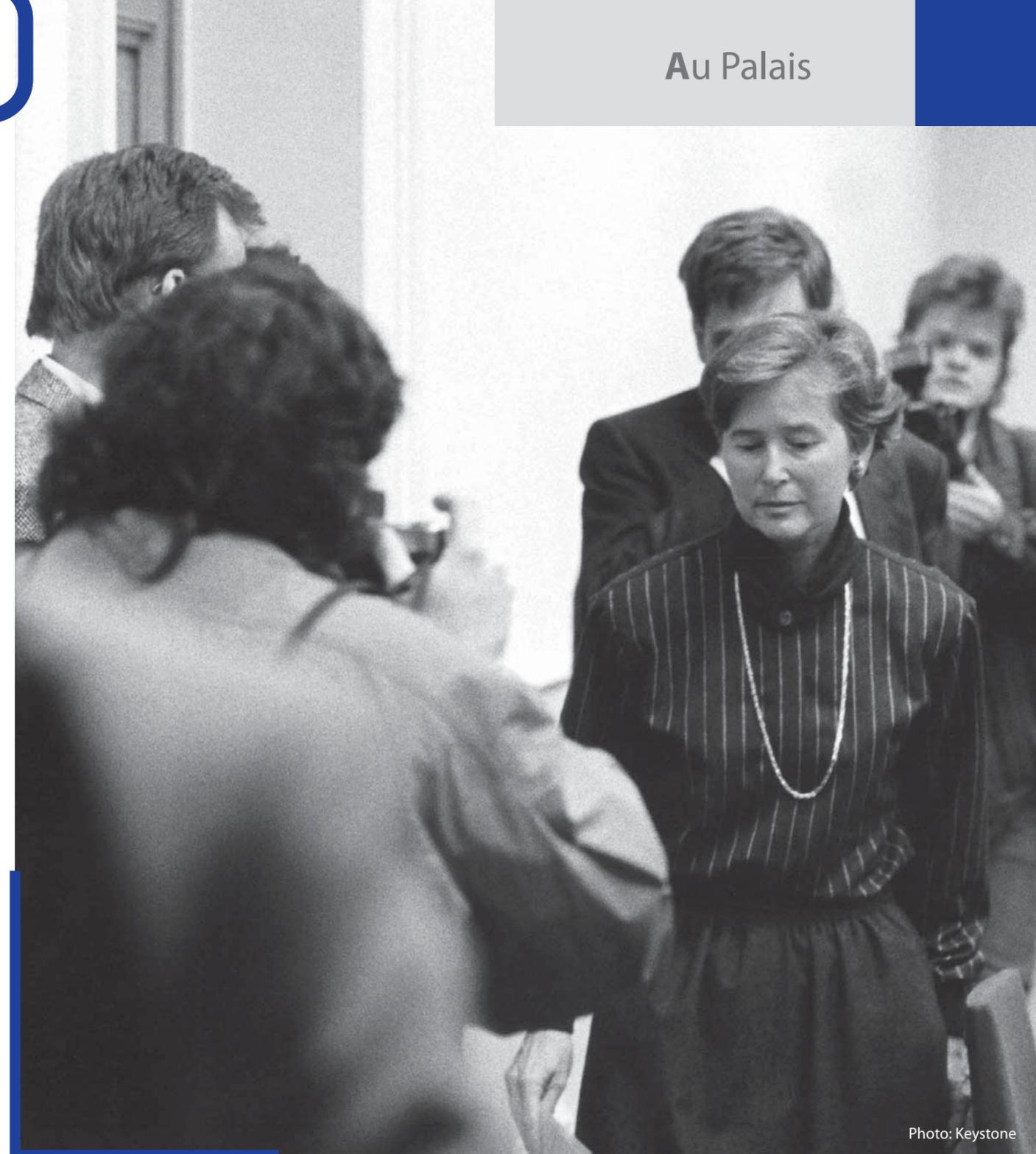
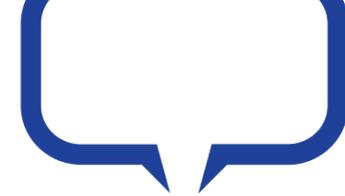


Photo: Keystone

... aux dérapages de la concordance

Florence Hügi

Le temps des pionnières



Le temps

Annette Thorens

«Femme?»

Non, journaliste avant tout!»

«C'est mon père qui est tombé sur l'annonce pour un ou une stagiaire à la «Feuille d'avis de Neuchâtel» et qui m'a demandé si ça ne m'amuserait pas d'être journaliste.» Nous sommes en 1963 et la jeune Annette Sandoz, pas tout à fait 20 ans, hésite sur la voie à suivre. Fraîchement sortie d'une école de théâtre, bac scientifique en poche, elle a travaillé quelque temps au Laboratoire suisse de recherche horlogère et songe un moment à devenir ingénieure agronome ou forestier. «Un peu trop spécial pour une femme», estime-t-elle alors. Non, pour cette passionnée de culture, mais aussi de sciences et d'archéologie, «intéressée par presque tout mais excellente en rien» précise-t-elle en éclatant de rire, le journalisme devient une évidence et elle fait son entrée à la «Feuille».

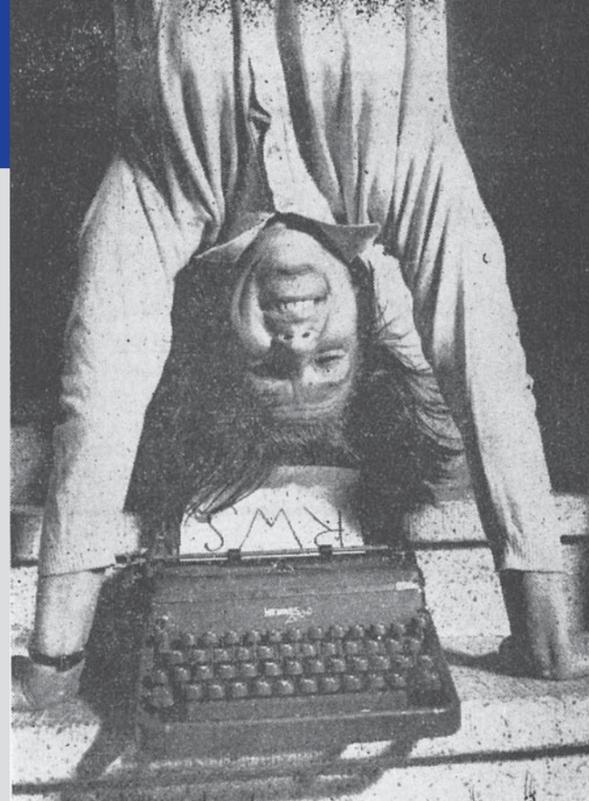
Parmi ses collègues, une seule femme: la fameuse Ruth Widmer-Sydler, pour qui elle développe une belle admiration. «On m'a accueillie sans faire de différence parce que j'étais une femme. Ce n'était ni un handicap, ni un avantage. J'étais journaliste avant tout. Mon vrai problème était ma timidité, voire mon introversion: j'ai mis des années à oser poser une question en conférence de presse et la première fois que je l'ai fait, j'ai été prise d'une quinte de toux et je n'ai pas entendu la réponse.» Pourtant, sa féminité et sa jeunesse inspirent sa hiérarchie: dès 1964, elle tient une rubrique signée «Floupette» intitulée «Le sport vu par une femme». «J'aimais bien le billet et j'étais très libre pour rédiger ces textes: c'était un ton assez nouveau, j'essayais de me moquer des sportifs et des fans, avec un regard un peu critique.»

Après, ce sera «L'illustré», puis l'Afrique. A son retour, au début des années 1980, devenue Annette Thorens, elle travaille «en libre» avant d'être réengagée à «L'Express». Elle s'engage pour ses collègues: unique membre féminin de la commission tripartite romande dès 1984, elle fait face à Fabien Wolfrath, son patron. «Souvent je pouvais comprendre la position des éditeurs. Mais quand il fallait voter, je prenais la défense de mes collègues.»

Elle le fait tellement bien qu'en 1986, ses pairs lui proposent la présidence de l'Association neuchâteloise des journalistes (ANJ). Elle sera la première femme à occuper cette fonction. «Je n'ai pas pris cette nomination comme un honneur, mais comme un vrai défi pour la timide que je suis encore. Je me suis dit «Si l'on t'a demandé, c'est qu'on t'en croit capable». Je ne pensais pas avoir la capacité d'assumer un tel poste, mais finalement, c'est magnifique de relever ce genre de défi, ça fait grandir.» C'est sous son «règne» que l'association fête son 75e anniversaire et elle en rit encore: «Lors du souper de gala, à Boudry, le président du Conseil d'Etat, Pierre Dubois, avait passé presque toute la soirée à la cuisine pour suivre Xamax à la radio.»

Reste que son mandat a aussi été marqué par l'arrivée de Jean-Luc Vautravers à la rédaction en chef de «L'Express». Période mouvementée et ponctuée de divers licenciements, dont le sien, elle a dû se battre. «Je ne suis pas très syndicaliste, mais assez saint-bernard. Suivant ce qui se passait, en tant que présidente de l'ANJ je ne pouvais pas me taire. Je ne détestais personne, je voulais juste avoir une bonne ambiance de boulot. Mais j'étais dans le collimateur et j'ai fini par être licenciée.» Elle fait un procès à son ancien employeur et, parallèlement, est réengagée par Gil Bailod. «Travailler pour «L'Impartial» a été une vraie chance. Quand j'ai été licenciée, j'étais seule à assumer mes trois filles et sans ce travail, je ne sais pas ce qui se serait passé.»

Correspondante détachée dans l'est du canton, «une très belle expérience de solidarité féminine avec Simone Ecklin et Anouk Ortlieb ainsi qu'avec notre seul collègue masculin, Claudio Personeni s'est développée. Il n'y a peut-être pas beaucoup de rédactrices en chef et de cheffes de rubrique encore aujourd'hui, mais c'est une profession où hommes et femmes gagnent décemment leur vie. Là, j'ai été vraiment heureuse d'avoir choisi ce métier, qui a été un immense enrichissement.»



Ruth. Widmer. Sydler

Trois mots qui claquent, une époque

«LA» journaliste du canton de Neuchâtel, c'était elle: RWS. Pour Ruth Widmer-Sydler. Un personnage de roman qui a couvert le Tour de Suisse avec Vico et Lelio Rigassi mais aussi les Jeux olympiques de Saint-Moritz pour le quotidien belge «Le Soir». Connue comme le loup blanc, elle entre à la «Feuille», à Neuchâtel, en 1955 comme secrétaire-journaliste, avant de s'affranchir, rapidement, de son premier titre. Elle y restera jusqu'en 1972, couvrant avec passion l'actualité cantonale, avant de rejoindre les rangs de «L'Impartial» jusqu'à sa retraite, en 1985. Une «femme libre qui aimait rouler dans des voitures de sport anglaises», fumeuse invétérée, alpiniste chevronnée et farouche antiféministe, qui n'hésita pas à divorcer alors qu'elle était enceinte de son fils!

Décrite comme «impressionnante et toujours gaie», cette forte tête fait l'unanimité: de l'avis de ses consœurs, cette femme avait «un cœur d'or, était charmante, amicale et solidaire». Et si, comme le fit Claude-Pierre Chambet dans son hommage funéraire en 1992, il fallait résumer cette incroyable RWS, ce serait en ces mots: «Enthousiasme, amitié et simplicité». On y ajouterait bien «fierté». Une pionnière qui a marqué celles et ceux qui ont croisé sa route, durablement. A croire que, comme pour les trois portraits qui suivent, les journalistes ne sont pas tout à fait des femmes comme les autres.



Christiane Givord

«Ce métier me porte encore aujourd'hui»

«**J'ai été extrêmement heureuse** de faire ce métier, qui a nourri ma vie et la nourrit encore», lâche Christiane Givord, fière d'être et d'avoir été journaliste, d'avoir su défendre des valeurs qui lui sont chères. Aujourd'hui elle est conteuse, emmène des gens en balade nature et devient, parfois, Marie Verso, fameuse slameuse. «Je n'ai pas choisi le journalisme, je voulais dessiner, peindre et écrire. Et puis j'ai commencé comme pigiste, payée 15 francs l'article, pour couvrir les spectacles du Centre culturel neuchâtelois qui démarrait, et pour lequel le journal local n'envoyait personne. C'était une nécessité absolue de mettre la culture sur la place publique.» Nous sommes au début des années 1970 et Christiane Givord commence son stage, en «libre». «Nous passions des heures, avec Maurice Wehrli et Antoine Berthoud, journalistes à «L'Impartial», à parler des phrases, du sens des mots, de ce qui était éthique ou pas.» Le combat féministe, qui bat son plein, n'est pas le sien. «Je n'ai jamais été féministe, je ne me suis pas engagée en tant que femme. J'ai agi de manière différente, en couvrant les affaires de procès touchant des femmes africaines qui avaient épousé des Blancs et avec qui ça tournait mal. Ce qui me touchait, ce n'était pas les femmes en tant que femmes, mais les femmes en tant qu'êtres humains.»

Et d'évoquer cette soirée où, avec son amie Anne-Lise Grobéty, journaliste puis écrivaine, elles participent à une rencontre féministe à Neuchâtel. «J'étais divorcée et mère de deux enfants de 11 et 13 ans, je courais après le temps pour écrire des articles, faire la lessive, rédiger un commentaire en faisant une tarte aux pommes ou des rôtis. Je ne comprenais rien à ce que ces femmes racontaient. Nous sommes parties. Pour moi, les femmes sont différentes, productrices de vie et d'expériences. J'ai cherché à pratiquer cette différence.» Pourtant elle ressent un «paternalisme ambiant, encore bien vivant» et l'a vécu dans sa chair. Le 22 septembre 1992, paraît dans «Le Verjus», journal de la Fête des vendanges encarté dans «L'Express», 12 petites annonces satirico-érotiques à l'enseigne du fameux numéro «156» représentant douze personnalités du canton en petite tenue: dix femmes et deux hommes. Parmi elles, il y a Monika Dusong, conseillère communale de la Ville de Neuchâtel (la première de l'histoire), Catherine Laubscher, alors responsable du Bureau cantonal de l'égalité et Christiane Givord, avec son véritable numéro de téléphone et son domicile.

«**J'étais la seule journaliste**, employée du titre, à avoir eu ce traitement. J'ai décidé d'attaquer mon rédacteur en chef en justice, seule. Mon avocat, Jean Studer, m'a prévenue que j'allais me faire licencié, et m'a proposé une action collective, mais j'ai refusé. C'était moi, ma signature et mon honneur qui étaient en jeu. Je voulais gagner mais je ne pensais pas perdre mon emploi, j'étais là depuis 13 ans!» Elle est licenciée un mois après la publication du «Verjus» et attaque son ex-employeur en justice. Le Tribunal cantonal reconnaît le licenciement abusif, mais, ne va pas au-delà. Alors elle ne s'arrête pas là: «Jean Studer m'a appelée à Noël 1994 pour me dire que nous avons gagné au Tribunal fédéral.» Le 14 février 1995, la publication du jugement de la 1^{re} Cour civile est publiée dans «L'Express», in extenso, et désavoue le Tribunal cantonal, qui estimait la publication de cette fausse annonce du «156» «pas particulièrement choquante ou blessante». «Force est de constater que, bien plus que de faire passer la demanderesse pour une simple «interlocutrice de conversations érotiques», la publication incriminée présente clairement une prostituée de bas étage exerçant à son domicile. (...) On a peine dès lors à voir dans l'annonce dont il s'agit autre chose qu'une manifestation de la grivoiserie sexiste de son auteur et reconnaît donc l'atteinte illicite à sa personnalité.» Christiane Givord ne retrouvera jamais d'emploi fixe dans la presse, mais cette affaire lui a permis un «approfondissement personnel important». «Aujourd'hui, je ne lis plus aussi régulièrement les journaux mais j'ai toujours un grand plaisir à lire de bons papiers. Et je suis le travail des femmes journalistes. Je me sens de plus en plus en résonance avec elles.»

Anouk Ortlieb

«Les humains m'intéressent individuellement»

«Si j'ai choisi le journalisme, c'était pour rencontrer Archibald Quartier. J'admirais cet homme qui aimait la nature et les animaux et savait en parler et je suis devenue son amie», sourit Anouk Ortlieb, qui, étudiante, rêvait de devenir vétérinaire. «En fait je me suis retrouvée secrétaire, métier dont je devais absolument sortir...» Une amie journaliste lui parle de sa profession en vantant le fait qu'elle gagne bien en ne travaillant pas trop: elle fonce. «Ce n'était pas vrai, mais c'est sur cet encouragement-là que j'y suis allée.» Stagiaire en «libre», elle collabore avec «La Suisse», «Construire» ou «Le Courrier neuchâtelois» et à la fin de son stage, Gil Baillod la contacte: «Il m'a dit: «Ce n'est pas comme ça qu'on devient journaliste. Et il m'a engagée. J'attendais un contrat de «La Suisse», mais ça a été «L'Impartial». J'y suis restée dix ans, tout en élevant mes quatre enfants. Mère célibataire, ça donne des complexes, j'en ai fait beaucoup plus, trop, mieux que les autres. J'ai bossé jusqu'à exploser. C'était dur mais comme j'étais quelqu'un qui mordait, ça allait.» C'est à «L'Impartial» qu'Anouk Ortlieb croise la fameuse Ruth Widmer-Sydler. «Je l'ai beaucoup admirée. C'est elle, la femme de ma carrière. Elle m'a passé la main, m'a fait la place. Je ne suis pas quelqu'un qui aime les relations publiques, mais les échanges profonds. Avec la Ruth, c'était ça. Un verre sur une terrasse, juste être ensemble, sans grand nom, en toute simplicité. Nous étions très proches et semblables. Elle fait partie des rencontres qu'on n'analyse pas parce qu'elles sont évidentes.»

«**Un jour, en désaccord** avec la politique de l'entreprise, elle s'en va: «J'ai anticipé». Engagée au «Courrier neuchâtelois», elle tient deux ans, en ressort essorée et crée sa propre entreprise, «Net in the Pink», qui fabrique des sites internet à l'heure où la Toile était encore une obscure et incertaine aventure. «Le journalisme est un métier que j'ai adoré, mais qui ne crée pas vraiment le contact, on fait semblant. On développe une aptitude à tout saisir en un instant, à avoir toujours tous les sens en éveil. Au final, à mes yeux, ça crée des difficultés à vivre avec les autres, ceux qui ont besoin de plus de temps. Tout le monde vous connaît, mais personne ne sait vraiment qui vous êtes. Je suis une grande nana qui en jette mais j'ai beaucoup besoin de secret. Dans ce métier, on est tellement en vue qu'on peut disparaître. Au final, j'ai arrêté parce que je ne respectais plus ce métier, je n'avais plus le temps pour vérifier les informations, ce n'était plus tolérable. Je l'avais choisi pour contribuer à défendre la démocratie, les êtres humains face au pouvoir. Aujourd'hui, les médias sont devenus des entreprises commerciales, ils ne peuvent plus jouer leur rôle.»

La passionnée d'écriture et de relations humaines se mue alors en écrivaine érotique, sous le pseudonyme de Cléa Carmin.

Ce qui fait jaser... «J'ai toujours porté ça en moi. A mes yeux, la sexualité est un bonheur, je crois vraiment que les gens épanouis sexuellement sont plus heureux. Parler de sexualité est encore tabou, mais c'est le regard qu'on lui porte qui change: quand les gens sont titillés, ils ferment les volets. Moi, j'aime être mal vue, je n'ai aucun souci avec ça. Etre écrivaine érotique, c'est mettre une immense baffa à toute la République, mais c'est aussi bien plus que ça. Je ne suis pas une féministe à pancarte, mais je suis convaincue de la supériorité des femmes, qui ont le pouvoir sur le monde, notamment parce qu'elles enfantent. Je crois que c'est pour ça que les hommes ont si peur de nous.»

«**Là encore, un arrêt sur image** et la vie qui s'en mêle, s'emmêle. «L'Illustré», un peu, puis la rédaction en chef du «Courrier neuchâtelois», quelques semaines. Avant son cancer du sein. «Cela remet les choses en perspective, c'était dur.» Elle dit souvent «à mes yeux» comme pour ne pas aller au-delà de ce que son regard lui permet, laisse la place à d'autres visions du monde. Ce qu'elle invente aujourd'hui à l'enseigne de «Ame et Corps», son cabinet de reiki, hypnose et massage. «Parce que de toucher l'humain dans son individualité est la seule chose qui me paraisse digne de sens. Pour que chaque grain de sable fasse le désert.»



Jean-Bernard **Vuillème**

Le temps va

Tic-tac. Tic-tac. Ils m'énervaient ces horlogers. Corps et âme soumis à la dictature des aiguilles courant sur le cadran. Tic-tac, tic-tac, tic-tac, c'est l'heure. Au boulot. N'oubliez pas de timbrer. Un monde où règne un ordre implacable soumis à une précision obsessionnelle et qui ne pardonne aucun retard, aucune flânerie, aucun rêve autre que celui d'être toujours impeccablement à l'heure. J'avais tendance à voir les index des cadrans et même toute l'industrie horlogère comme une vaste entreprise acharnée à mettre le temps sous clé, à nous empêcher de le vivre, à nous le voler.

Et par malheur j'étais né au milieu de ces faiseurs de montres, égaré dans un univers perclus par des hordes de minutieuses et de minutieux.

Les horlogers ont si bien réussi que dans les années 1970 la technique du cristal de quartz a épuisé la question de la précision, laissant loin derrière elle les mouvements mécaniques, jusqu'aux plus sophistiqués. Dès cet instant, si les choses s'étaient passées comme elles se passent d'habitude, une technique nouvelle aurait pris le pas sur une technique ancienne et la pile aurait remplacé définitivement le mouvement. Le séisme s'est produit, puis, contre toute raison, quelque vingt ans plus tard, l'horlogerie mécanique a refait surface.

Les horlogers d'aujourd'hui sont des rêveurs autant que des commerçants. Leur quête de la précision, devenue pour ainsi dire sans objet, sinon l'hypothétique exploit d'égaliser celle des fréquences du cristal de quartz, a pris une dimension irrationnelle. Une montre, sobrement appelée H9, transcende la quête paradoxale des horlogers contemporains. Elle dit radicalement que les montres ne servent plus à montrer le temps, mais que ce n'est pas une raison pour oublier la science qui fait tourner les aiguilles.

Cette pièce unique, la H9, est un objet d'art conçu et fabriqué par l'horloger Beat Haldimann. Un chef-d'œuvre. Elle présente en guise de cadran le masque d'une glace saphir noire et bombée qui reflète à l'instant dans son opacité le monde alentour. Cette montre dissimule la certitude de ses cadences. Elle ne montre qu'elle-même. Elle refuse la dictature du tic-tac, le tour obstiné des aiguilles, mais garde dans l'ombre de son boîtier, en le dissimulant, le mouvement qui les fait tourner, savante et subtile mécanique comportant 300 pièces presque toutes façonnées à la main dans la manufacture de l'horloger.

L'art est ainsi, tenant secrète la science qui l'anime. La H9 ne serait qu'un geste m'as-tu-vu sans l'invisible cœur palpitant de sa mécanique. De la même manière, toute écriture tend au dépouillement par-delà les mots. De la même manière, de savantes et patientes architectures donnent à savourer la pure simplicité d'un geste, d'un tableau, d'un poème.

Tic-tac. Tic-tac. Ainsi va le mystère de la vie, entre visible et invisible, manière de parler et manière de se taire. Ainsi le temps devient ce moment où une montre proclame son abolition. Ils m'émerveillent aujourd'hui ces horlogers dont le savoir et la maîtrise confinent sans qu'ils en aient toujours conscience à de l'acharnement poétique alors que l'heure s'affiche sur tous les écrans quotidiens.

Et par bonheur, je vis au milieu de ces minutieux acharnés à produire des montres mécaniques comme si la révolution du quartz n'avait jamais eu lieu et que le temps avait reculé d'un petit pas par amour des horlogers, ces flâneurs méticuleux devenus des pourvoyeurs d'émotion, phrase écrite à 17h43, indiquent quatre chiffres placés à l'angle inférieur droit de l'écran de mon ordinateur, non loin du point final.

Jean-Bernard Vuillème

Auteur d'une œuvre comprenant une quinzaine de livres, des fictions (romans, nouvelles), des récits, des essais et des ouvrages historiques, Jean-Bernard Vuillème a été plusieurs fois distingué, notamment par le Prix Schiller pour l'ensemble de son œuvre (publiée essentiellement par les Editions Zoé à Genève) et par le Prix Dentan.

Jean-Bernard Vuillème a été journaliste stagiaire à «L'Impartial» de 1973 à 1975.

Après avoir travaillé pour de nombreux médias, il a fondé l'agence Les Mots-Communication.

Dernières publications: «M. Karl & Cie», roman, Editions Zoé, 2011;

«Pléthore ressuscité», roman, Edition de la Nouvelle Revue neuchâteloise, 2009;

«Une Ile au bout du doigt», Editions Zoé, 2007.

Lien: www.lesmots-communication.ch

La convergence? Rien de nouveau...

Jennifer Keller

Travaillant longtemps pour la radio et la télévision, le Neuchâtelois Antoine Berthoud et le Vaudois Michel Bory ont, chacun à leur tour, émaillé de leurs voix l'actualité neuchâteloise

Ils avaient tout juste 20 ans quand ils ont embrassé la profession. A peine moins que la radio qui, dans les années 1960, affichait la trentaine insolente. «On était au début de la Radio romande, avec la fusion des deux sœurs rivales: Radio Lausanne et Radio Genève», se souvient l'œil brillant Michel Bory, engagé, en 1964, comme reporter radio pour couvrir l'Exposition nationale (lire encadré): «La radio était alors un théâtre, une salle de concert, un journal parlé. C'était tout à la fois.» La télévision? Elle était nouvelle dans le paysage médiatique suisse, «mais elle avait déjà une présence gigantesque, car c'était l'unique chaîne visible. Elle était alors rassembleuse, contrairement à aujourd'hui.»

Durant les deux décennies qui vont suivre, l'essor des deux médias va être spectaculaire. C'est l'ère des correspondants régionaux qui travaillent en libre à la fois pour la radio et la télévision.

«**C'était la convergence avant l'heure**», plaisante le Neuchâtelois Antoine Berthoud (lire encadré), de retour au bercail après avoir été durant plus d'une année l'assistant du mime René Quellet. «On se baladait avec notre Nagra et un caméraman. A l'époque, il était impensable qu'un journaliste touche une caméra.» Les films et les bandes sons étaient quotidiennement envoyés à Genève, en train par exprès ou par coursier à moto. «Il fallait aller vite. A Genève, les films devaient encore être développés et les sujets montés pour l'édition du soir.» La fin des années 1980 va sonner le glas de la collaboration entre les deux médias. Michel Bory choisira la radio: «Pour être engagé en fixe, j'ai dû pour la première fois de ma vie passer un concours: je me suis retrouvé au milieu d'une cinquantaine de

jeunes, très motivés. Ce jour-là, je peux dire que j'ai senti passer le vent du boulet.»

Antoine Berthoud, lui, continuera à couvrir le canton pour la télévision et sera le premier de sa génération à vouloir être journaliste reporter d'images (JRI): «Je rêvais de faire comme Raymond Depardon, l'icône du mec qui bosse seul. J'ai eu droit à un plan de formation, mais ma démarche a été mal accueillie: les journalistes me voyaient comme un gâche-métier; les cameramen pensaient que je voulais voler leur pain. Je me suis accroché pendant une année, avant d'abandonner, épuisé nerveusement.» Il devra attendre la fin des années 1990 pour rejoindre la première volée de JRI, formés dans le but d'alimenter le Journal des régions qui va se faire une place à part au sein du département actu. Plus que l'évolution de la technique, les deux journalistes à présent retraités conservent de ces quarante années de terrain le goût des voyages et des rencontres. Loin, bien loin de cette course effrénée à l'info, indissociable des médias électroniques d'aujourd'hui.



Devant la foule amassée devant l'Hôtel de Ville de Delémont, François Lachat annonce que le peuple suisse vient d'accepter la création du canton du Jura. Sur le perron, les journalistes sont nombreux en ce 24 septembre 1978.



«Je suis tombé amoureux du canton de Neuchâtel»

Scénariste, écrivain et reporter radio, Michel Bory a été correspondant neuchâtelois les six années précédant sa retraite en 2008



Michel Bory

«J'ai commencé à travailler à Neuchâtel pour couvrir l'Expo.02. Si cette dernière m'a déçu, je me suis rattrapé avec le canton.» C'est dit sans ironie. Presque avec étonnement. Qui aurait en effet pensé que ce burlingueur au long cours, qui a mouillé son ancre dans des centaines de ports – il a vécu sur un bateau en Hollande pendant des années – puisse ainsi avoir du plaisir à accoster les rives neuchâteloises? Pas le jeune Bory. Il a tout juste 17 ans quand il quitte, en 1960, le nid lausannois pour Paris-Orly. S'il s'ennuie sur les bancs de l'École supérieure de journalisme, il fourbit ses armes la nuit en écrivant des piges pour «France Soir» et «Le Figaro», tout en rêvant de réaliser des pièces radiophoniques: «Mon père était passionné de théâtre. Mon frère Jean-Marc était un acteur célèbre. Moi, je voulais être scénariste pour la radio.»

Il devra attendre quelques années avant de goûter à ce plaisir. Quand il revient en Suisse, en 1964, c'est bien en tant que reporter qu'il est engagé à la Radio romande pour couvrir l'Exposition nationale: «Je faisais partie des «flashistes»: toutes les heures, nous nous relayions dans une cage en verre pour donner les infos – c'est d'ailleurs à cette occasion que les flashes-horaires ont été créés. La Suisse entière débarquait à Lausanne. C'était très festif et, en même temps, c'était la première fois qu'une expo faisait faire son examen de conscience à un pays.»

Fort de ses souvenirs et de ceux qu'il va vivre à l'Expo universelle de Montréal en 1967, Michel Bory garde un goût d'inachevé de celle de 2002. «On a beaucoup parlé d'Expo.02 avant. Une fois ouverte, il n'y avait plus rien à dire. Les quatre sites dispersés, les arguments faussement écolos: pour moi, cela reste un gaspillage gigantesque. Mais je me suis rattrapé avec le canton que j'ai découvert comme on le fait avec un pays étranger.»

Alors qu'il a parcouru le monde, Michel Bory réalise qu'il ne connaît rien de ce coin de pays: «J'ai eu un plaisir fou à découvrir La Chaux-de-Fonds, une mine d'or pour les sujets, regorgeant de personnages extraordinaires; le Val-de-Travers et son histoire; Neuchâtel, son architecture et son rayonnement. Soudain, ce petit Etat m'a semblé vaste par ce qu'il proposait. Les gens parlent bien, racontent des histoires. Grâce à la proximité, ils sont plus disponibles qu'ailleurs. On le sent avec l'administration cantonale: nulle part ailleurs on ne peut être ainsi convié à partager un jambon à l'os avec des conseillers d'Etat.» Une mine d'or pour celui qui est aussi réalisateur de films et auteur de rompol (l'inénarrable inspecteur Perrin): «Je suis un passionné d'îles et de petits Etats. J'ai pu constater que plus un Etat était petit, plus la qualité de vie y était bonne. J'ai retrouvé cette même qualité ici.»

Jennifer Keller

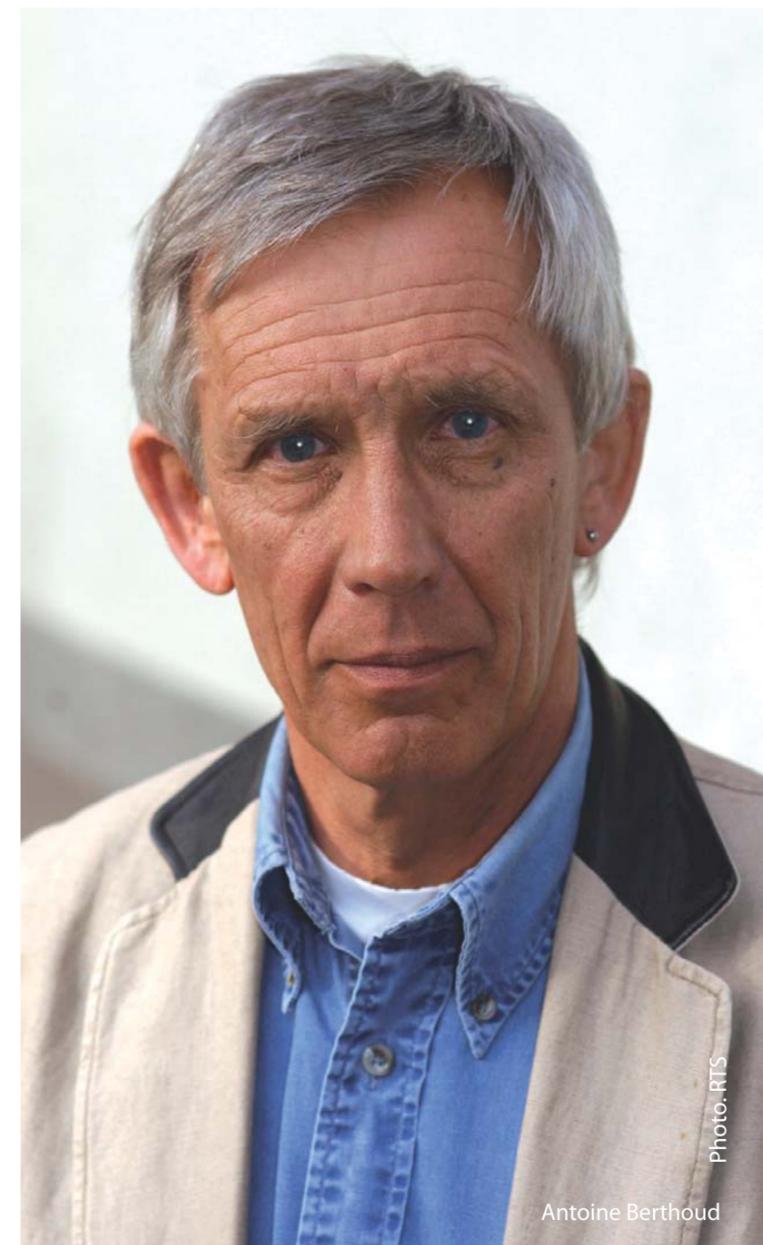
«Nous étions les suppôts du séparatisme»

Reporter radio et bien plus tard JRI, Antoine Berthoud a couvert le Jura bernois au sortir des plébiscites

«J'ai eu la chance de couvrir la seule région de Suisse où il se passait quelque chose dans les années 1970.» Les yeux sont bleus et vifs, contrastant avec les septante bougies que le Neuchâtelois Antoine Berthoud soufflera cet automne. 1975? C'est l'année où il prend son poste de correspondant pour la Radio et la Télévision romandes dans le Jura bernois: «C'était grisant. A la réflexion, le reste de la Suisse semblait mort.»

Durant près de cinq ans, il va ainsi arpenter les vallées, s'immergeant parfois dans la Birse pour mieux endormir les hostilités. «Les deux médias étaient mal vus. Ils étaient considérés comme les suppôts du séparatisme. C'est vrai que, sur ce terrain, les pro-Bernois perdaient: alors que le mouvement autonomiste allait vers le nouveau, vers l'invention, Force démocratique représentait le mouvement inverse, s'accrochant aux valeurs du passé: l'Ours, son Excellence, la marche de Berne. Et à la télévision comme à la radio, on s'intéresse à ceux qui inventent, qui créent du nouveau. Sauf que c'était plus par intérêt que par choix politique.»

Que ce soit au nord ou au sud, les tensions ne sont pas sans conséquence: «Mon collègue Denis Moine ne pouvait plus descendre dans le Jura bernois sans risque de se faire castagner.» Lui-même se retrouvera coincé entre deux grenadiers, verra son Nagra confisqué par le grand «nounours», comme il aimait alors surnommer les autorités bernoises. Durant ces années, Antoine Berthoud continuera à habiter le canton de Neuchâtel: «D'abord, par atavisme. Mon grand-père, qui était prof de chimie, a refusé d'aller bosser aux Etats-Unis, car il n'y avait pas les tours de la Collégiale. Et puis, j'aurais couru des risques en habitant sur place», assure-t-il en rappelant l'agression dont il a été victime à La Neuveville: «J'allais emprunter le sous-voie quand un groupe d'honorables papies m'est tombé dessus à coups de parapluie et de bombe au poivre, tout simplement parce qu'ils m'avaient reconnu. Pourtant, j'ai toujours pris garde de rester le plus neutre possible, une condition *sine qua non* quand on travaille en terrain difficile.»



Antoine Berthoud



La locale entre frein

Les nouveaux moyens de communication ont changé la manière de couvrir l'actualité

Le canton de Neuchâtel veut se considérer comme une agglomération. C'est dire que les journalistes qui en racontent et en décryptent l'actualité font de la locale. Mais plus tout à fait comme en 1987, quand l'Association neuchâteloise des journalistes (ANJ) fêtait ses 75 ans.

«En un quart de siècle, les méthodes de travail ont été bouleversées», assure Léo Bysaeth, chef de la rubrique Montagnes de «L'Impartial» et «L'Express». «A la fin des années 1980, l'essentiel de la matière locale nous arrivait par courrier postal et par téléphone. Aujourd'hui, il ne se passe pas de journée sans que nous utilisions Google plusieurs fois, y compris pour la locale.»

D'abord source d'informations, internet est aussi devenu un support sur lequel les médias neuchâtelois doivent exister, donc injecter de la matière. Et de la matière locale. Si bien que, fréquemment, on voit par exemple un journaliste de la radio RTN, à deux heures du matin sur un incendie ou lors d'une très institutionnelle conférence de presse, dégainer successivement un enregistreur numérique, puis un appareil photo. Parce que le site d'une radio doit, comme les autres, comprendre des images. A la fin des années 1980, le rédacteur en chef de la radio neuchâteloise voulait pourtant réserver la prise de photos de presse à ceux dont c'était le métier.

Dans les deux quotidiens du canton, les images de l'actualité régionale sont, en règle générale, fournies par des photographes professionnels membres de la rédaction. Mais les performances accrues des appareils de photo numérique – qui prennent souvent la forme d'un smartphone – permettent aux journalistes de plume de ramener aisément des images sinon publiables du moins

utilisables comme documents de travail. «Le photographe de métier doit, lui, sortir du banal», commente Léo Bysaeth.

D'autant que les médias se mélangent: les quotidiens neuchâtelois et la chaîne de télévision régionale Canal Alpha – fondée en 1987! – alimentent un même site internet (arcinfo.ch). Mieux: depuis novembre 2011, les détenteurs d'un iPad ou d'un ordinateur peuvent non seulement y lire les deux quotidiens, mais, en cliquant une photo illustrant un sujet également couvert par Canal Alpha, découvrir la couverture télévisuelle du sujet en question.

Les nouveaux moyens de communication ont aussi changé le rythme de diffusion de l'information: quand un jeune homme se fait happer par un train en gare de Boudry dans les dernières minutes d'un samedi saint, la nouvelle paraît dans les heures qui suivent sur les sites des médias du canton, y compris sur celui des deux quotidiens, qui ne l'imprimeront que dans leur édition du mardi de Pâques.

Internet donne donc aux journalistes locaux le sentiment que le rythme de l'information qu'ils diffusent s'est mis en mode turbo. Mais cette accélération a parfois subi des coups de frein: quand la rotative de la rue de la Pierre-à-Mazel n'imprimait que «L'Express», le journaliste de ce quotidien qui couvrait les séances du Conseil général de Neuchâtel en donnait un compte rendu détaillé dans l'édition du lendemain: il avait jusqu'à minuit et quart pour rendre sa dernière ligne. Depuis que la même rotative imprime également «L'Impartial» – et qu'il faut donc rendre le dernier article de «L'Express» vers 22h40 –, le compte rendu en question occupe au mieux une demi-colonne le lendemain et prend une forme plus développée le mercredi.

et accélérateur

neuchâteloise. Les chargés de com' et les rapprochements entre médias aussi

Jean-Michel Pauchard

Le rapprochement rédactionnel entre les deux quotidiens neuchâtelois, puis l'absorption d'une des deux sociétés éditrices par l'autre, n'ont donc pas seulement changé le paysage économique des médias opérant sur le canton. Ils en ont également modifié la manière de raconter l'actualité régionale. Même sur les marges de leur zone de diffusion traditionnelle, la concurrence ne se fait plus avec d'autres quotidiens régionaux – on partage même des articles quand ce n'est pas une formule graphique –, mais avec des médias électroniques ou avec des journaux dirigés de Lausanne ou Genève. De son côté, RTN fait partie de la société BNJ, qui a obtenu une concession pour l'ensemble de l'Arc jurassien et qui comprend également un programme pour le Jura et un autre pour le Jura bernois.

Mais que racontent les journalistes en matière locale ou régionale? Ce qui est censé intéresser les lecteurs, auditeurs ou téléspectateurs, bien sûr. On fait donc des choix. «Avant, nous nous faisions le relais gratuit de toutes sortes de gens, sans valeur ajoutée. Mais ils voient qu'aujourd'hui, nous n'avons simplement plus la place pour ça», constate Léo Bysaeth.

Les choix se font-ils pour autant toujours avec l'esprit aussi aiguisé? «Je trouve qu'ici, on est plutôt sympa avec les sujets», relève Sophie Murith, qui est passée par «La Gruyère», la «Tribune de Genève» et «L'Hebdo» avant de commencer son stage à «L'Express» et «L'Impartial». Serait-on également plutôt sympa avec les acteurs de l'actualité locale? L'affaire Hainard a en tout cas montré une nouvelle fois qu'un média extérieur à un lieu donné – mais qui en couvre l'actualité – prend souvent moins de gants avec eux que les médias qui ont leur siège sur place.

Ce constat n'a guère changé depuis 25 ans. En revanche, les acteurs de l'actualité se montrent de plus en plus soucieux de maîtriser leur image médiatique. Pour ne parler que des collectivités publiques, l'Etat, puis les villes de La Chaux-de-Fonds et de Neuchâtel se sont dotés d'un chargé de communication. Du moine dans les deux villes, toute prise de contact d'un journaliste avec l'administration doit, théoriquement, passer par ce fonctionnaire. Il dit être là pour «rendre service», mais il ne faut pas le torturer trop longtemps pour qu'il confesse que la préservation, sinon l'embellissement, de l'image de son employeur, fait aussi partie de son cahier des charges.

Evidemment, les journalistes ricangent et renâclent devant ce qu'ils considèrent comme un frein à l'accès à l'information. Au point, par exemple, que le président de l'exécutif de Neuchâtel, son chancelier et leur chargé de communication ont, fin 2011, invité ceux qui couvrent l'actualité communale à une séance d'explication qui s'est terminée... aux Caves de la Ville. Ça, c'est de la com'!

Mais est-ce nouveau? Trinquer ensemble permet d'arrondir les angles, mais les verres de blanc peuvent aussi aider à tirer les vers du nez. Aider seulement. «Nous ne sommes pas là pour plaire. Mais les gens dont nous parlons sont tout près, sont souvent nos premières sources d'information et réagissent vite si nous nous plantons», relève Sophie Murith. Les jeunes journalistes, dont certains ont reçu une partie de leur formation professionnelle à l'université, ont bien compris qu'aujourd'hui comme il y a 25 ans, et sans doute comme pour les 25 prochaines années, la locale exige un mélange subtil d'empathie et de distance, mais surtout de la rigueur et de la précision.





Comme un canoë face au tsunami

Retour sur les quinze années qui, de 1987 à 2002, ont façonné le nouveau visage du quotidien neuchâtelois à deux têtes

Bernard Wuthrich



5 novembre 1996, les deux patrons Gil Baillod («L'Impartial») et Fabien Wolfrath («L'Express») préparent la nouvelle formule.



Comme un canoë face au tsunami

1987. L'Association neuchâteloise des journalistes (ANJ) fête ses 75 ans. Dans la plaquette qui marque l'événement, Gil Baillod et Fabien Wolfrath font des déclarations sibyllines. «Rien n'est à exclure», «une solution neuchâteloise» pour l'un, «l'impression d'un deuxième quotidien», pour l'autre, telles sont les réponses qu'ils apportent alors quand on les interroge sur l'avenir de la presse cantonale et l'éventuelle concentration des titres. Ce qu'on ne sait pas encore à l'époque, c'est que les quinze années suivantes vont complètement transformer le paysage médiatique cantonal.

En 1987, les manœuvres de coulisses et les jeux de muscles ont commencé. C'est l'ère des investissements. Mais c'est aussi une sorte de fuite en avant, comme on s'en rendra compte plus tard. A Neuchâtel, Fabien Wolfrath construit un nouveau bâtiment à Pierre-à-Mazel. La rédaction et l'imprimerie de «L'Express» y prennent leurs quartiers. «La décision de bâtir un nouveau centre avait été prise en 1985-1986. L'impression d'un second quotidien faisait partie du projet. La voie était tracée», se souvient Fabien Wolfrath. Mais cela ne se passe pas comme il l'espère. Au contraire: la construction du centre d'impression de Pierre-à-Mazel et l'ambition qui l'accompagne enveniment les relations entre les deux éditeurs.

A La Chaux-de-Fonds, pas question d'entendre l'appel du Bas. La rotative Wifag a été électronisée, elle peut tenir encore quelque temps, argumente alors Gil Baillod. Entre les deux hommes que tout oppose – «Nous ne venons pas du même monde», concède aujourd'hui l'ancien patron de «L'Impartial» – la guerre psychologique bat son plein. Les deux sociétés éditrices sont endettées, chacun regarde avec suspicion les tirages annoncés par l'autre. Et c'est, comme souvent, de l'évolution économique que viendra l'impulsion décisive. «Les années 1988, 1989 et 1990 furent bonnes. Le cash flow permettait d'amortir la dette. Mais 1991 fut une année de stagnation. La publicité baissait, les coûts étaient à la hausse. Nous étions pris en tenaille», se remémore Fabien Wolfrath. «1991 marqua le tournant», confirme Gil Baillod. Le contexte tendu du début des années 1990 oblige les deux patrons de presse à trouver une solution. Le chômage partiel fait son entrée dans les rédactions. Mais il faut davantage. Le 29 juin 1992, le couteau sous la gorge, les deux éditeurs signent une déclaration d'intention pour une collaboration future. En fait, il s'agit alors d'une triangulaire, puisque le «Journal du Jura» est aussi censé être de l'aventure. Gil Baillod et son partenaire Pierre-Alain Blum ont vendu 55% des actions de «L'Impartial» à

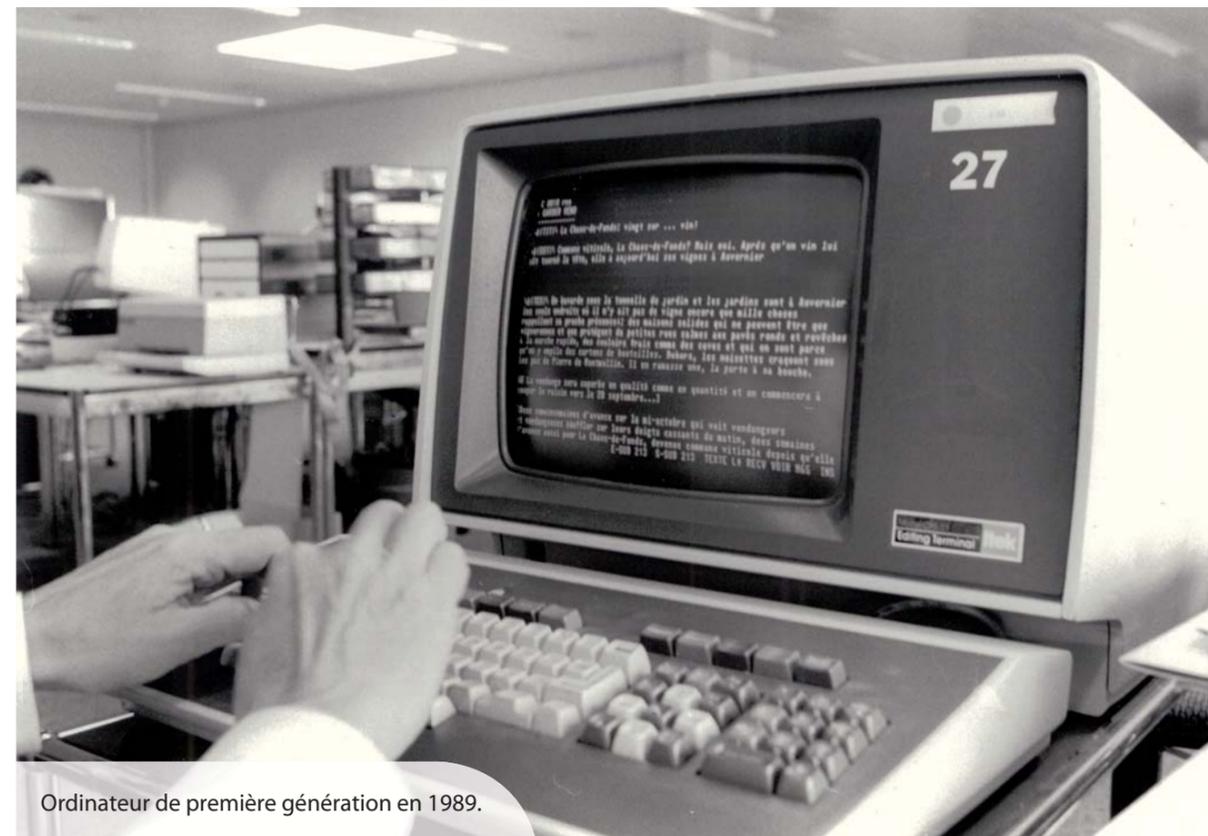
l'éditeur biennois Marc Gassmann et 40% à Publicitas. Le projet est ambitieux: pages communes pour les rubriques internationale et nationale, impression de «L'Impartial» à Neuchâtel.

Mais de l'intention à la réalisation, il y a un fossé d'autant plus béant que, de leur propre aveu, les patrons de «L'Express» et de «L'Impartial» se regardent «comme chien et chat». Il faudra en fait quatre ans pour que le rapprochement dépasse le stade de la collaboration publicitaire et d'opérations communes ponctuelles, comme un cahier spécial pour l'inauguration du tunnel de La Vue-des-Alpes qui paraît le 3 novembre 1994. Les obstacles sont nombreux. Les ego s'opposent, chacun défend son pré carré. L'hostilité profonde qui oppose Gil Baillod au rédacteur en chef de «L'Express» de l'époque, Jean-Luc Vautravers, ne contribue pas à créer un climat propice aux fiançailles. La baisse des taux hypothécaires et la prolongation du chômage partiel, en 1993, atténuent la pression.

Durant cette période, chacun explore d'autres pistes. Des contacts sont pris avec le patron du groupe Edipresse, Pierre Lamunière. Gil Baillod étudie l'idée d'un projet «4x4» qui rassemblerait tous les titres de l'Arc jurassien. Mais, dans les milieux politiques, on s'agite. Des personnalités importantes, comme Jean Cavadini ou feu l'ancien ministre Gérard Bauer, œuvrent en coulisses. En octobre 1994, le conseiller d'Etat Pierre Hirschy réunit l'éditeur du Bas et le patron du Haut au milieu du tunnel de La Vue-des-Alpes encore en chantier, où passe un câble de fibre optique qui simplifie les échanges entre les deux sites, pour les inviter à s'unir. Durant cette période, l'inquiétude est cependant grande dans les rédactions, où l'on craint que le mariage des deux journaux ne se traduise par une coupe claire dans les effectifs.

Finalement, quatre ans après l'annonce fracassante de juin 1992, l'union est prononcée en 1996. Plusieurs rubriques (internationale, nationale, cantonale, sportive, magazine) seront regroupées, «L'Impartial» sera imprimé à Neuchâtel, la rédaction principale prendra ses quartiers à La Chaux-de-Fonds, une nouvelle formule commune mais avec le maintien des deux titres et des pages locales sera lancée le 5 novembre 1996, chaque titre garde son propre rédacteur en chef alors que Gil Baillod les surplombe en tant que directeur des rédactions. La facture sociale se limite à la suppression de vingt postes sur 226.

Le maintien des titres est une victoire pour Gil Baillod et Fabien Wolfrath dans la mesure où le troisième partenaire des négociations, Publicitas, a fait pression pour la création d'un quotidien neuchâtelois unique.



Ordinateur de première génération en 1989.

«Nous étions cependant convaincus de la nécessité de conserver des titres locaux si nous voulions maintenir la publicité locale», rappelle Fabien Wolfrath. Mais la solution trouvée reste provisoire. La fusion structurelle est toujours dans l'air, la rédaction en chef a une structure tricéphale pilotée par un Gil Baillod qui se rapproche gentiment de l'âge de la retraite. Une seconde étape paraît incontournable.

Elle est franchie en 1999. Le 17 février, la fusion structurelle au sein de la Société neuchâteloise de presse (SNP) est annoncée par Fabien Wolfrath, Gil Baillod et Georges von Csernatony, directeur stratégique de Publigroupe.

Ce dernier aura joué un rôle central pour réunir autour d'un projet commun deux personnages irréconciliables qui s'étaient fait la guerre pendant vingt ans. «Vingt ans d'affrontement, ça ne s'oublie pas comme ça», reconnaît Fabien Wolfrath. «Rétroactivement, il faut admettre que nous avons eu réciproquement des attitudes infantiles. Nous aurions pu faire vite et mieux, mais avons commis l'erreur de réagir le dos au mur. C'était comme si nous étions dans un canoë face au tsunami», commente de son côté Gil Baillod.

En 1999, les deux enseignes sont une nouvelle fois sauvées.

«L'Impartial» cohabite toujours au côté de «L'Express» sur les supports à journaux du canton. Mais Gil Baillod profite de l'annonce de la fusion pour évoquer sa prochaine retraite. Ce sera pour l'année suivante. La porte s'ouvre pour la désignation d'un rédacteur en chef unique: ce sera Mario Sessa, qui entre en fonction à l'automne 2000.

A partir de ce moment-là, Fabien Wolfrath a les coudées franches. Une succession familiale n'étant pas possible, l'éditeur du double quotidien se met en quête d'un repreneur pour assurer l'avenir de l'entreprise désormais fusionnée. «Deux solutions s'offraient à nous: Hersant ou Lamunière», raconte-t-il. La solution Lamunière-Edipresse risquant de buter sur le veto de la Commission de la concurrence, la reprise par le groupe Hersant lui semble être la seule option durable possible. «C'est allé très vite. Le groupe a proposé une structure de proximité et promis de ne pas s'immiscer dans la politique rédactionnelle», insiste encore Fabien Wolfrath. La SNP passe ainsi en mains du groupe Hersant en 2002, au terme d'une opération financière qui laisse visiblement amer un Gil Baillod qui aurait préféré qu'une solution soit trouvée avec Marc Gassmann. Mais la page est tournée.



Bientôt 30 ans pour RTN

Que de chemin parcouru par la radio neuchâteloise

Fabio Payot

Près de 90.000 auditeurs par jour, une cinquantaine de collaborateurs pour près de 40 postes de travail, plus de trois millions de francs de budget pour 2012: RTN n'en finit pas de se développer.

La radio neuchâteloise fête ses 30 ans d'existence en 2014. Elle est ancrée dans le paysage médiatique cantonal depuis le 1^{er} mars 1984.

RTN voit le jour à l'initiative d'un groupe de travail dans lequel figuraient Jacques-André Tschoumy, Alain Francis, Jean-Claude Gaberel et Rémy Gogniat. Il y a aussi un certain Pierre Steulet, l'actuel patron du groupe BNJ, qui s'investit beaucoup dans son Jura natal et dans le canton de Neuchâtel pour lancer simultanément Radio Fréquence Jura (RFJ) et RTN.

En 1987, Gil Baillod et Pierre-Alain Blum prennent une participation importante dans RTN pour tenter de redresser la situation financière. Pierre Steulet revient au début des années 1990, alors que la radio neuchâteloise n'a toujours pas retrouvé l'équilibre au niveau financier. C'est début 1997 que RJB est repris par Pierre Steulet.

Le tournant de 1994

Sous l'égide de Pierre Steulet, la rédaction de RTN commence à voler de ses propres ailes dès le 1^{er} mars 1994, lorsque la Radio suisse romande coupe le robinet de ses informations, exigeant 80.000 francs pour cette prestation, contre une somme symbolique pendant les dix premières années.

La Radio suisse romande, à l'époque de l'émergence des radios locales, y voit une belle plate-forme pour mettre en évidence ses informations. Mais les diffuseurs privés ayant fait assez rapidement leur trou, la complémentarité sur laquelle compte la RSR se transforme en concurrence au fil des années. La RSR revoit donc sa stratégie pour tenter de récupérer les auditeurs partis sur les chaînes privées.

Le prix de l'indépendance

Une partie des radios privées paient le prix pour continuer de relayer les informations de la radio romande. RTN, elle, décide de tourner définitivement la page, tout comme RFJ et RJB.

L'investissement financier est énorme pour créer des structures rédactionnelles permettant aux trois diffuseurs privés de voler de leurs propres ailes: engagement d'une demi-douzaine de journalistes supplémentaires, dont trois à RTN, création d'un réseau avec les autres radios locales

ayant tourné le dos à la RSR, mise sur pied d'un bureau avec deux journalistes au Palais fédéral, aménagements techniques, etc.

En marge de l'Association des radios régionales romandes (RRR), huit radios privées collaborent actuellement au

niveau rédactionnel: RTN, RFJ, RJB, Radio Fribourg, Rhône FM, Radio Chablais, Lausanne FM et One FM. Les échanges d'informations entre les rédactions permettent une bonne couverture de l'ensemble de la Suisse romande. Le bureau de Berne, financé conjointement par ces huit radios, permet aussi de suivre de près l'actualité fédérale.



Le patron du groupe BNJ Pierre Steulet (à droite) s'est vu remettre la certification ISAS BC 9001 le 10 août 2011 par Claude Torracinta, président de la Fondation Médias et Société.

Les belles années 2000

Dans les années 2000, RTN connaît sa plus belle période. En 2004, elle est désignée radio de l'année par les professionnels de la branche, lors du RadioDay, à Zurich.

En 2008, Pierre Steulet crée la société BNJ (Berne, Neuchâtel, Jura) et obtient la nouvelle concession qui doit chapeauter les trois programmes RJB, RTN et RFJ.

Le 15 juillet 2009, la radio neuchâteloise devient la première radio francophone du monde à être certifiée ISAS BC 9001.

En 2010, le Tribunal administratif fédéral accorde une concession radio supplémentaire au groupe BNJ, qui permet le lancement de GRRIF en mars 2012. Cette nouvelle radio décalée et impertinente, qui s'adresse aux jeunes adultes et se veut complémentaire aux trois autres, a déjà trouvé une place intéressante dans l'Arc jurassien.

Parallèlement, en 2008, BNJ se voit refuser une concession TV, qui reste entre les mains de Canal Alpha. Le savoir-faire en la matière - grâce notamment à la société Image et Son - est exploité sur internet par le biais de BNJ.TV. Une partie des journalistes en place, dans les trois radios, est formée au tournage d'images. La fonction de journaliste reporter images fait son apparition au sein de la rédaction de RTN, avec quatre JRI.

Tour de force

Au chapitre de l'audience, le groupe BNJ figure en tête des radios privées en Suisse romande les plus écoutées, avec plus de 170.000 auditeurs quotidiens au niveau suisse, dont 90.000 uniquement pour RTN.

La petite radio neuchâteloise est devenue grande. Le tour de force de Pierre Steulet, en bientôt 30 ans, c'est d'avoir réussi à maintenir et développer ses radios, dont RTN, sans aide extérieure.

Thomas Sandoz

Butinages

Il ne faut pas croire que les journalistes et les écrivains soient des parents proches. Ils ne le sont pas plus qu'un boucher et un taxidermiste, un procureur et un avocat, un botaniste et un fleuriste.

Certes, le journaliste et le littéraire œuvrent dans des domaines connexes, avec la matière rédigée pour vecteur commun. Et ils vénèrent parfois de mêmes idoles appelées Grands Reporters. Mais leurs pratiques quotidiennes sont aujourd'hui distinctes. La révolution numérique, sur laquelle tant a été dit, a d'ailleurs renforcé leurs dissemblances.

À l'ère du tout-à-l'écran, le butinage est devenu la norme, y compris dans la consommation des savoirs écrits. Ainsi, excepté les étudiants qui les copient pour donner l'illusion de leur talent, personne ne lit jusqu'au bout les rubriques d'encyclopédies en ligne.

La musique enregistrée a déjà vécu cette mutation des usages. Il n'y a pas si longtemps, les plus sévères d'entre nous écoutaient une fraction de seconde du premier morceau d'un disque compact avant de lui attribuer une valeur. Les artistes pouvaient s'organiser en conséquence, en plaçant par exemple un titre accrocheur au début de leur galette.

Voilà que YouTube, Spotify et compères, avec leurs «billions» de séquences accessibles et appropriables de deux clics, ont donné au butinage des proportions stupéfiantes. Des logiciels communs permettent en effet de pointer avec une rapidité inédite au milieu d'une œuvre, au mépris de son architecture générale. Les images filmées sont consommées à la même aune.

Le journalisme n'échappe pas à ce phénomène de butinage. Quand on dispose du téléjournal sur internet, pourquoi se farcir des sujets qui ne nous captent pas instantanément? Hop! Bottons en touche le drame, l'hésitation, la mise en perspective. «Touch and clean». «Exeunt» la contrainte, la surprise, le détour potentiellement constructifs.

On en viendrait presque à regretter le **zapping**, qui pourtant marquait déjà une manipulation des contenus par les usagers. Car zapper, c'était simplement refuser et fuir; faire défiler, paradoxalement, revient à fractionner.

Dans ce tableau, l'écrivain fait plus que jamais figure de paléodinosaur (plus vieux que vieux). En élaborant un récit qui se lit du début à la fin (si, si!), en soignant les transitions, en veillant à ce que le contenu soit dispensé par gammes logiques, en optant pour une forme plaisante et harmonieuse quelle que soit la gravité de son propos, l'écrivain se met sciemment en porte-à-faux avec les nouveaux modes d'appropriation de la culture.

Voilà me semble-t-il pourquoi un écrivain risque une elongation douloureuse lorsqu'il joue au journaliste, lequel n'a pas le choix de résister à la fragmentation. Et voilà pourquoi le journaliste d'information fait un grand écart quand il revient au «temps long» de la narration. Il a tout à perdre, à commencer par son lecteur.

Un jour peut-être, on noiera les journalistes-écrivains et les écrivains-journalistes dans le formol, histoire de conserver une trace de ce temps que les moins de cent ans ne peuvent connaître.

Thomas Sandoz

Epistémologue, docteur en psychologie puis écrivain, a contribué pendant une dizaine d'années aux rubriques «Ouvert sur...», «Réflexions», «En marge» et «Sans doute» ainsi qu'aux colonnes scientifiques de «L'Impartial/L'Express».

Auteur de romans et d'essais, il a reçu le Prix Schiller pour son dixième livre, «Même en terre» (Grasset, 2012).

Lien: www.ccdille.ch



Journalistes en grève

Les rédactions de «L'Express» et «L'Impartial» ont débrayé un week-end de novembre 2008 pour protester contre un plan de restructuration massue

Une rédaction entière qui débraye pour protester contre un plan de licenciement. La grève des journalistes de «L'Express» et «L'Impartial», en novembre 2008, constitue un moment charnière dans l'histoire des deux quotidiens fusionnés en 1999. Elle constitue aussi un cas unique en Suisse romande ces trente dernières années. La démarche a suscité un fort élan de solidarité: le 16 novembre, plus de 300 personnes s'étaient déplacées à la place du Marché de La Chaux-de-Fonds pour participer à une manifestation de soutien. Une banderole résumait les craintes du personnel des deux titres réunis côte à côte: «Quinze emplois supprimés, l'information en danger.»

En cet automne 2008, l'ambiance est particulièrement morose dans la presse écrite. La crise des «subprimes» touche de plein fouet l'économie réelle, avec une fonte brutale du volume des annonces publicitaires. Dans ce contexte difficile, la restructuration décidée par la Société neuchâteloise de presse (SNP), propriété du groupe Hersant, ne constitue pas une surprise. C'est l'ampleur du plan de licenciement – dix équivalents plein temps (EPT), soit 22% de l'effectif des journalistes – et l'absence totale de consultation qui suscitent la colère et l'incompréhension des journalistes et salariés de la SNP.

Dès l'officialisation du plan de restructuration, le 8 novembre, la rédaction de «L'Express» et «L'Impartial» entre en résistance, deux ans seulement après un précédent plan de licenciement. En 2006, le groupe Hersant et le groupe Gassmann, propriétaire du «Journal du Jura», avaient signé un accord pour la production de pages communes pour les trois journaux (rubriques nationale, internationale, culturelle et sportive). Le projet avait entraîné la suppression d'une dizaine d'emplois, dont quatre au sein de la rédaction des quotidiens neuchâtelois. Plusieurs départs naturels n'ont en outre pas été compensés dans l'intervalle.

Les négociations menées avec le soutien timide d'Impressum échouent rapidement: la direction refuse catégoriquement d'entrer en matière sur une demande de chômage partiel. Abattu et démotivé, le personnel des deux titres décide d'ouvrir l'épreuve de force: la grève, d'une durée indéterminée, est votée à l'unanimité lors d'une assemblée générale organisée le vendredi 14 novembre.

S'ouvre alors un week-end tendu. En l'absence de tous les journalistes, l'édition du samedi 15 novembre est bouclée vendredi soir par la rédaction en chef et quelques metteurs en page. Des articles non terminés par des grévistes sont bricolés dans l'urgence. Pour expliquer un contenu parfois chaotique, la direction publie une tribune en une des deux journaux. Intitulé «A nos lecteurs» et signé «L'éditeur», le texte fustige «l'attitude irresponsable d'une catégorie de personnel qui prend en otage le journal, ses lecteurs et les autres employés de l'entreprise». Cela «en violation de la convention collective de travail (CCT)». Pour mettre la pression sur ses salariés, la SNP les enjoint par courriel de se remettre immédiatement au travail sous peine de subir une retenue de salaire.

Ces mesures sont jugées «choquantes» par les membres de la rédaction, qui considèrent que c'est la direction qui a violé la CCT en rejetant les propositions faites «pour amortir le choc». Un autre élément passe mal: la présence d'articles signés dans les journaux du 15 novembre laisse à penser qu'une partie des rédacteurs n'étaient pas solidaires du mouvement de grève.

La manifestation de La Chaux-de-Fonds permet de débloquer en partie la situation. La SNP s'engage à reprendre les discussions concernant les mesures de chômage partiel en cas d'interruption immédiate de la grève. Elle promet également de n'envoyer

Pierre-Emmanuel Buss

Une démarche inédite depuis plus de 30 ans en Suisse romande



Le dimanche 16 novembre 2008, 300 personnes soutiennent les journalistes en grève. Parmi elles, Roger de Diesbach (au micro), alors rédacteur en chef de «La Liberté», malheureusement décédé en septembre 2009.

Photo: Micheline Chiffelle

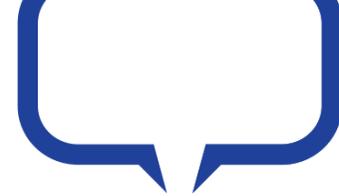
aucune lettre de licenciement avant la fin des négociations et accepte que les grévistes publient un communiqué dans les deux journaux pour expliquer leur position.

Le dimanche 16 novembre à 18h, au terme d'une assemblée générale tenue à huis clos dans un bistrot de La Chaux-de-Fonds, les journalistes de «L'Express» et de «L'Impartial» décident par 41 voix pour et une abstention de reprendre le travail dès le lundi matin. L'ambiance est lourde: tous sont conscients que la possibilité de sauver des emplois est limitée au vu du contexte économique.

Les dernières illusions s'envolent le 28 novembre. Le Service cantonal de l'emploi indique en fin d'après-midi qu'il n'entre pas en matière sur la demande de chômage partiel. En conséquence, sept journalistes (6,5 EPT) et cinq salariés hors rédaction ont été licenciés, pour

certaines avec effet immédiat. Un décompte légèrement inférieur à ce qui était prévu par la SNP. Il a été rendu possible par des réductions de temps de travail volontaires (1,9 EPT) et imposées par la direction (1,6 EPT). Deux journalistes stagiaires n'ont en outre pas été conservés au terme de leur contrat de deux ans.

Dans la foulée de la restructuration, la direction de la SNP a décidé de créer «un nouveau projet rédactionnel». Le projet a abouti en 2011 avec la naissance de la nouvelle Agence romande de presse (ARP), structure regroupant à Neuchâtel huit journalistes et fournissant quotidiennement cinq pages de contenu commun à quatre titres d'Hersant: «L'Express», «L'Impartial», «La Côte» et «Le Nouvelliste», racheté en juin 2010. Cette nouvelle organisation a permis aux journaux neuchâtelois de retrouver une certaine sérénité. Jusqu'à la prochaine crise.



Terre féconde de

Blaise Nussbaum

En jetant un regard sur les trois derniers siècles, on s'aperçoit que le Pays de Neuchâtel fut une terre propice à l'édition. Ce mouvement devait connaître son âge d'or au XIX^e siècle avec l'éclosion de feuilles monarchistes et républicaines souvent éphémères.

Premier titre neuchâtelois, le «*Mercure suisse*» paraît déjà en 1730, soit deux ans seulement après le «*Tagblatt der Stadt Zürich*», pour devenir en 1738 le «*Journal helvétique*». Et puis naît le 2 octobre 1738, le monument qu'est la «*Feuille d'avis de Neuchâtel (FAN)*» qui peut se targuer d'être le plus ancien journal de langue française en activité, paraissant sous le titre de «*L'Express*» depuis 1988, à l'occasion de son 250^e anniversaire. Certes, il ne s'agissait

publicité

que d'une modeste page hebdomadaire recto verso avec des avis en «*première*», d'où le nom que prennent alors les journaux, comme cela fut le cas à Lausanne en 1863 et à Yverdon en 1873.

L'éditeur de la «*FAN*» était François Louis Lichtenhan, d'origine bâloise, qui connut divers revers de fortune, si bien que le journal parut irrégulièrement jusqu'en 1760. Celui-ci passa en main de Louis Fauche, puis sa veuve Marianne Fauche-Borel le vendit en 1814 à Chrétien-Henri Wolfrath, venu en Suisse de sa lointaine province de Hanovre et premier d'une longue lignée d'éditeurs neuchâtelois dont le dernier en date est Fabien Wolfrath. On serait injuste vis-à-vis du Haut, si l'on ne citait pas la fondation en 1806 de la «*Feuille d'avis des Montagnes*», au Locle. Les Neuchâtelois disposaient ainsi de deux publications d'annonces hebdomadaires qu'un journaliste qualifié en 1831 «*d'innocentes productions*».

Les révolutions

Tout bascule en 1831, date de la première révolution neuchâteloise avortée du 13 septembre. Le 25 octobre, une loi promulgue le principe de la liberté de la presse. C'est l'éclosion d'une poignée de publications: «*La Revue neuchâteloise*», fondée au début de 1831 et ouverte à la Suisse; «*Le Messenger neuchâtelois*», imprimé à Yverdon; «*Le Neuchâtelois*» et «*Les Feuilles neuchâteloises*» (tous deux favorables au régime en place); «*Le Journal de Neuchâtel*» (libéral); «*L'Echo du Jura*» (premier journal chaux-de-fonnier publié par Ami Lesquereux, dès le 7 septembre 1831); enfin «*Le Constitutionnel neuchâtelois*». Leur tirage est limité à quelques centaines d'exemplaires et fut éphémère, si l'on excepte «*Le Constitutionnel*» de tendance monarchiste. Mais les historiens s'accordent pour affirmer que tous ont joué un rôle déterminant dans les deux tentatives de révolution d'Alphonse Bourquin, en septembre et en décembre 1831. Ces journaux disparurent, seul «*Le Constitutionnel*» paraissant jusqu'en 1848, alors que «*Le Journal de Neuchâtel*» émigra à Berne après un procès de presse. Avec la Révolution de 1848 apparaissent «*Le Républicain neuchâtelois*» et «*Le Patriote neuchâtelois*», alors que «*Le Constitutionnel*» devient «*Le Neuchâtelois*», mais est interdit quelques semaines. La liberté de la presse est introduite dans la Constitution et est renforcée lors de la révision constitutionnelle de 1858.

On note la naissance en 1850 du premier «*Impartial*», titre choisi parce qu'il se situe dans le juste milieu, alors que

presse

deux pôles de presse se constituent: à La Chaux-de-Fonds, «*Le Républicain neuchâtelois*» deviendra «*Le National suisse*» en 1856, tandis qu'à Neuchâtel, «*Le Neuchâtelois*» se muera en «*L'Union libérale*» en 1864, puis en «*La Suisse libérale*» en 1881.

Multiples titres

L'essor industriel du dernier quart du XIX^e siècle conduit à une explosion de titres: «*Le Messenger des Montagnes*» (1866); «*Le Progrès*» (1868); «*Le Drapeau fédéral*» (1872); «*Le Patriote*» (1872); «*L'Avenir*» (1873); «*Le Journal du Locle*» (1874); «*Le Peuple*» (1875). Le premier quotidien fut «*Le Jura industriel*» en 1865, à La Chaux-de-Fonds, suivi de «*La Montagne*», tous deux éphémères. Puis, «*Le National suisse*», organe radical dont Numa Droz fut le rédacteur, devint quotidien le 19 juillet 1870. A Cernier, en 1873, fut fondé un deuxième journal radical «*Le Réveil*», qui prendra le nom de «*Neuchâtelois*» et deviendra quotidien. Quant à «*La Suisse libérale*», elle passera au rythme quotidien en 1874.

Seuls deux journaux n'affichaient pas de tendance politique: «*La Feuille d'avis de Neuchâtel*» (1738) et «*La Feuille d'avis des Montagnes*» paraissant au Locle depuis 1806. C'est alors que les frères Alexandre et Paul Courvoisier lancent au début de 1881, un quotidien neutre à La Chaux-de-Fonds sous le nom de «*L'Impartial*». Peu après, la «*FAN*» de René-Alfred-Henri Wolfrath, à la fin de 1884, passe aussi à la périodicité quotidienne, suivie de celle des Montagnes en 1891. A la dynastie royaliste des Wolfrath à Neuchâtel, correspond la famille républicaine des Courvoisier dans les Montagnes, dont on compte déjà en 1848 trois générations. Le fondateur, Philippe, a su traverser les remous d'un siècle agité. Les frères Alexandre et Paul ont compris les temps nouveaux, avec une croissance démographique exponentielle à La Chaux-de-Fonds. Ils se partagent «*l'empire*» de presse des Montagnes. Paul poursuivra l'entreprise familiale au Locle, alors qu'Alexandre ouvre une imprimerie à La Chaux-de-Fonds en 1874, prélude à la création de «*L'Impartial*». Un fameux défi, quand on sait que 70 titres ont vu le jour entre 1831 et 1894!

D'autres nouveaux quotidiens imitent ces pionniers. Ce sont «*L'Express*» de Neuchâtel en 1891, «*La Feuille d'avis de La Chaux-de-Fonds*» en 1893 (il y eut trois journaux portant ce titre), «*Le Journal de Neuchâtel*», de 1905 à

1908. Dans ce foisonnement de titres «*indépendants*», on relèvera l'apparition en 1890 de «*La Sentinelle*» socialiste, devenant quotidienne en 1912. Avant 1914, le Pays de Neuchâtel possède neuf quotidiens pour 135.000 habitants, soit plus qu'à Genève ou que dans le Pays de Vaud!

Au lendemain de la guerre et de la grève générale de 1918, «*Le National suisse*» se «*saborde*» le 30 septembre 1920, à la suite de la fusion des radicaux et des libéraux (déjà!) sous l'enseigne du PPN (Parti progressiste national). Héritier de la «*Feuille d'avis de La Chaux-de-Fonds*», devenue «*Union helvétique*», «*L'Effort*» défendra les couleurs de la droite. En 1936, est fondé l'hebdomadaire romand «*Curieux*», d'une grande ambition culturelle, qui durera jusqu'en 1956.

Concentration

La presse neuchâteloise connaît une vague de concentrations à la fin des années 1960. «*L'Effort*» devient hebdomadaire en 1966 avec sa sœur jumelle «*La Suisse libérale*» pour fusionner en 1982 en «*Réalités neuchâteloises*» (aujourd'hui «*Libertés neuchâteloises*»). «*L'Impartial*» absorbe «*La Feuille d'avis des Montagnes*» en 1967, alors que «*La Feuille d'avis de Neuchâtel*» reprend la chronique du «*Courrier du Val-de-Travers*» en 1968, quotidien qui poursuit aujourd'hui sa route en hebdomadaire. «*La Sentinelle*» disparaît en 1971. La «*FAN-L'Express*» adopte le titre de «*L'Express*» en 1988, (il célébrera son 275^e anniversaire en 2013). Dernier épisode de la presse neuchâteloise, les anciens rivaux «*L'Impartial*» et «*L'Express*» se fiancent en 1996, pour unir leurs destins en 1999, à l'enseigne de la Société neuchâteloise de presse (SNP), tout en conservant leurs titres, même s'ils partagent la majeure partie de leurs pages.

Sources

«*Courvoisier Journal L'Impartial*», de Gil Baillod, 1980.
«*La presse neuchâteloise, de la pluralité à la concentration des titres*», de Jean-Pierre Chuard, 1986. In *Musée neuchâtelois*.
«*250 ans, Feuille d'avis de Neuchâtel*», 2 octobre 1988. Numéro spécial de «*L'Express*».

NEUCHÂTEL
INTERNATIONAL
FANTASTIC FILM FESTIVAL
12TH EDITION
THE SWISS EVENT FOR FANTASTIC FILMS, ASIAN CINEMA & FUTURE IMAGES
6-14 JULY 2012
NIFFF.CH



NIFFF



L'évolution du journalisme

Depuis sa première émission en septembre 1987 jusqu'à fin 2000, le traitement journalistique de Canal Alpha Plus a certes évolué, mais en restant bien particulier. La programmation initiale comprenait des magazines régionaux (présentation d'un village, d'une société locale) et chrétiens (50% des émissions à l'origine). A mesure de l'extension de la zone de diffusion (qui est passée de sept villages autour de Cortaillod en 1987 à tout le canton de Neuchâtel dès 1995), le programme s'est étoffé, et un journal d'information quotidien est apparu. La chaîne entendait alors privilégier une information dite «positive».

publicité

RTN
Au cœur de
l'événement

L'actualité régionale
sur rtn.ch

Changement de cap en 2001 avec la reprise de la TV régionale par une nouvelle équipe qui élimine le «Plus» de Canal Alpha et rédige une charte rédactionnelle fondée sur l'ouvrage de référence «Journalisme et vérité», de Daniel Cornu. Désormais, les journalistes ont pour ligne de force objectivité, distance critique et ouverture. La rédaction de Canal Alpha choisit, façonne et présente l'information en donnant largement la parole aux habitants du canton de Neuchâtel. Elle le fait au sein d'une équipe d'une vingtaine de personnes, en toute indépendance par rapport au secteur commercial et dans un esprit de service public de proximité.

C'est aussi pendant ces années que la fonction de JRI (journaliste reporter images) fait son entrée à Canal Alpha. Les caméras lourdes et le matériel de montage linéaire sont remplacés par des caméras numériques légères, et chaque journaliste devient alors aussi un cadreur et un monteur d'images.

Au fil des ans, l'infrastructure technique évolue et les journalistes doivent s'adapter à chaque nouvelle technologie: 16/9, puis haute définition. Le travail devient entièrement dématérialisé avec la suppression des bandes vidéo.

Dès 2010, grâce à son succès commercial et sa nouvelle concession avec une redevance plus importante, Canal Alpha s'étend dans le Jura et le Jura bernois, et surtout étoffe son équipe de rédaction, qui passe de huit à quinze journalistes. Le journal quotidien augmente sa durée moyenne qui se situe autour de 15 minutes. De plus, le journal est produit toute l'année et les pauses estivales et hivernales sont supprimées. Un studio est ouvert à Delémont. Petit à petit, de nouvelles émissions voient le jour comme le «Jura show» animé chaque semaine par Sébastien Fasnacht, ou «Avis de passage» élaboré par Valérie Ann Wyss.

Cet agrandissement de l'équipe est accompagné d'un réel effort de professionnalisation qui passe par une formation continue des journalistes soutenue. Les stagiaires RP reçoivent une formation sur mesure élaborée par l'Ecole supérieure de journalisme de Lille, qui est axée principalement sur le journalisme télévisé. D'autre part, Canal Alpha collabore avec l'Université de Neuchâtel notamment dans le cadre de stages de six mois pour découvrir le métier de JRI. Plusieurs jeunes ont ainsi approfondi leur connaissance du métier de journalistes et clarifié leurs objectifs.

à Canal Alpha

Pierre-André Léchat

La TV régionale avait collaboré de 1991 à 1996 avec les deux quotidiens régionaux «L'Express» et «L'Impartial» (émissions animées par des journalistes de presse écrite). Dès le printemps 2008, la SNP (Société neuchâteloise de presse) et Canal Alpha ont mis en place le portail d'information continue www.arcinfo.ch. Les deux médias, indépendants, y mettent en commun leur contenu de presse écrite et de télévision.

Le Canal Sportif fait actuellement peau neuve avec une présentation en plateau par Thierry Siegfried qui assume avec Caroline Freiholz ce magazine depuis quelques années déjà. Ce sera l'occasion de découvrir à l'antenne Damien Wahli qui a rejoint l'équipe en fin d'année dernière. Tout cela permet de se rappeler que Canal Alpha ne serait rien sans les collaborateurs qui y travaillent chaque jour et qui mettent un peu de leur âme dans cette chaîne qui est «la télévision qui vous regarde».



Photo: David Marchon

Roland Feitknecht, l'homme des 385 émissions «Comme chez vous», et la journaliste Andrea Schmid dans les locaux de Canal Alpha en octobre 2008.

Jean-Philippe Ceppi

Plus que jamais besoin de «fouille-merde»

On nous appelle des «fouille-merde», des briseurs de vie, des rats de caniveau. Et j'en passe. Récemment, plusieurs de mes estimés confrères ont eu droit à ces qualificatifs: ceux qui ont enquêté sur Frédéric Hainard. Ceux qui ont révélé que l'épouse du directeur de la Banque nationale suisse compromettrait dangereusement la carrière de son mari en boursicotant sur les devises. Comble de l'hypocrisie: quand nos collègues du «Sunday Times» ont piégé en caméra cachée des officiels de la FIFA acceptant des dessous de table, c'est le procès de la caméra cachée que l'on a mené en Suisse, pas celui de la corruption dans le foot!

A ce propos, il s'est même trouvé quelques âmes sensibles pour tenter de dissuader ces odieux «fouille-merde» de s'intéresser au nouveau bienfaiteur de Neuchâtel Xamax, ce sauveur inespéré venu du froid, quand il pointa le nez vers la Maladière. La réalité, c'est que si les journalistes d'investigation avaient eu l'occasion de s'y intéresser plus vite, avec plus d'agressivité, faire en somme le travail préventif que ni la police ni les autorités n'ont pu faire sérieusement, qui sait si le gâchis n'aurait pas été évité?

Les dérives qui valent parfois à ce métier des noms d'oiseaux pas toujours immérités – voir l'affaire d'Outreau – n'empêchent pas cette évidence: il est de salut public. Ce journalisme que l'on préfère qualifier de «précision» ou de «détail», plutôt que du très martial «investigation» est à la profession ce que le chirurgien est au généraliste: quand la tumeur est avérée, il faut la localiser, l'analyser, puis la trancher, l'extraire, et l'exposer. Corruption, conflits d'intérêt, dérives mafieuses, politiques, sportives, violation des règles de sécurité, ce journalisme a de l'impact: il peut changer le cours des choses.

Un exemple: on peut exprimer ses doutes sur les compétences d'un commandant de l'armée suisse. C'est autre chose d'obtenir puis de publier les SMS dans lesquels il harcèle et menace brutalement son amie. Exposer ainsi la personnalité profondément troublée du commandant Nef, qui avait la responsabilité de dizaines de milliers d'hommes et celle – improbable – de mener la Suisse en guerre, fut œuvre de salut public.



Jean-Philippe Ceppi est journaliste et producteur de l'émission «Temps présent» de la Radio Télévision suisse.

Tel le juge d'instruction

ou l'identité judiciaire, avec lesquels il ne revendique aucune filiation, mais seulement la reconnaissance d'être aussi un acteur de la vigilance démocratique, le journaliste de précision est rodé à l'exposition méticuleuse des faits d'intérêt public. Il sait les recouper, se servir de documents internes, de témoignages crédibles, de dates, lieux, chiffres, de mouvements financiers, de vidéos. Il doit même désormais parfois crypter ses données, car il est la cible d'agents aux motifs moins honorables.

Paradoxe de notre démocratie éprouvée, la Suisse est un des pays les plus arriérés d'Europe en matière de droit des médias. Ici, l'usage de la caméra cachée est encore assimilé à de l'espionnage clandestin. Ici, les auteurs de fuites

dans les médias, qui ont permis ailleurs de dénoncer par exemple les scandales de l'industrie du tabac, sont traités comme des traîtres à la patrie. Ici, exposer comment des parlementaires touchent des enveloppes grassouillettes pour faire basculer les urnes, vous expose encore au qualificatif de «fouille-merde». Alors, honneur aux «fouille-merde»! Car chercher l'information d'intérêt public qu'on dissimule, avec acharnement, esprit critique et pleinement conscient de ses responsabilités, c'est l'honneur de ce métier.

Frédéric Mairy

Ephémères

Deux fois, deux seules fois pendant les presque cinq ans où il avait travaillé dans la maison, la porte qui donnait sur la terrasse avait été ouverte. La première pour permettre aux employés de regarder l'éclipse solaire de 1999. La seconde à l'occasion d'un apéritif de départ - c'était l'été, il faisait beau, la direction avait bien voulu, un soir, faire une exception. Pour le reste, elle et toutes les fenêtres qui de même donnaient plein sud, sur le lac, sur les Alpes, sur la vie, restaient fermées.

C'est que l'air était conditionné. C'est que le bruit du monde n'entraît là que tamisé par les coups de téléphone, les dépêches d'agence, les dossiers de presse et les communiqués. C'est que dans ce royaume de l'éphémère, où plus encore qu'ailleurs tout passait, on retenait captif ce que l'on pouvait, à commencer par le temps qui, été comme hiver, s'écoulait sans heurts, au rythme feutré et ronronnant de la climatisation, et dans lequel se promenait, diffus, le souvenir des collègues disparus.

Pour peu qu'elle ait vécu, chaque maison avait ses spectres. Combien étaient-ils, de son bref temps, à l'habiter encore? Combien à s'y glisser, familiers, représentants d'époques bénies, colporteurs de souvenirs forcément heureux? D'eux ne lui reste, huit ans après, qu'un écho lointain, la trace devenue illisible de deux, trois noms peut-être, qu'il serait bien incapable de citer et qui, de-ci de-là,

déboulaient chaque fois par un «Tu ne l'as pas connu, toi, Paul, Jacques ou Lulu?».

Pendant les années où il travailla dans la rédaction, seul F., typographe reconverti comme tant d'autres dans la composition numérique des pages, était décédé. Une leucémie foudroyante qui, parce qu'il n'était pas l'intime de F., ne lui était parvenue que par des phrases qu'il n'avait pas oubliées. Des points bleus partout sur son corps au réveil. Il est parti directement pour l'hôpital. Il va s'en sortir. On ne sait pas s'il va s'en sortir. Il ne veut plus voir personne. On ne le verra plus. Trois mois de lutte pour ça. La question qui l'occupe (il serait encore journaliste qu'il aurait dû la poser d'emblée) est de savoir qui, parmi les employés d'aujourd'hui, a connu F. Qui en parle encore, qui se souvient de son amabilité, de son élégance, qui se rappelle (curiosité de la mémoire qui garde de cela une image très précise) des plats de charcuterie qu'avait offerts sa veuve quelques jours après son décès, «en remerciement»? Quelqu'un, dans la maison, sent-il encore vibrer dans l'air son esprit?

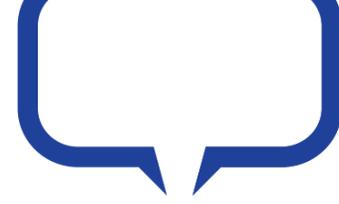
Les spectres n'existent que tant que se prononcent leurs prénoms. Tant que vivent encore ceux qui se souviennent d'eux. Et puis, comme tout le reste, ils s'en vont, peu importe que les portes donnant sur l'ailleurs soient ouvertes ou non.

Frédéric Mairy

Frédéric Mairy a travaillé à «L'Express» et «L'Impartial» de 1998 à 2001, puis de 2003 à 2004, dans plusieurs rubriques locales et régionales. Il a ensuite quitté le journalisme pour rejoindre le Théâtre du Passage, à Neuchâtel. Chargé de communication dans un premier temps, il en est aujourd'hui le directeur adjoint. En marge de cette activité, il a mis en scène plusieurs spectacles, dont «Et les enfants d'abord», de et par Carine Martin, l'opéra tout

public «Don Pasqualadino», d'après Donizetti, ou encore le récital d'opéra comique «L'opéra dans tous ses états».

Egalement écrivain, il a publié à ce jour deux ouvrages: «Bref éloge de la fin», Editions d'Autre Part, 2011, et «De verriers de cerises de neige» (Nicolas Bouvier, suite), avec des images d'Eric Rechsteiner, Ed. Slatkine, 2010. Il tient à l'adresse www.transport-public.ch une petite chronique du temps qui passe à bord des trains.



Le prix de la liberté

Témoignage d'une journaliste indépendante

Pourquoi vouloir devenir journaliste indépendant, «journaliste libre» comme on le dit dans le jargon de la profession? Libre de quoi? De choisir ses sujets – à condition de pouvoir les vendre. De consacrer le temps nécessaire à une enquête – à condition d'en avoir les moyens financiers. De diffuser son travail sur le support médiatique de son choix – à condition évidemment de trouver preneur. Le quotidien d'un reporter freelance est écartelé entre libertés et contraintes, plus ou moins lourdes selon les expériences.

Pour moi, devenir indépendante a représenté un merveilleux vent de liberté, l'air du grand large qui m'a portée dans une dizaine de pays en Amérique latine, en Afrique, en Europe de l'Est et en Asie. J'avais économisé avant de prendre mon envol, pour pouvoir avancer les frais de voyage inhérents aux reportages. Et j'ai réduit mon train de vie drastiquement. Peu de charges, donc peu de soucis.

Mon premier reportage a duré trois mois auprès des Indiens Yanomami du Brésil et des experts qui soutiennent ce peuple connu du monde moderne depuis moins d'un siècle et qui vit au cœur de la forêt amazonienne. Le plus gros choc culturel de ma vie. Même la Chine et ses peuples autochtones ne m'ont pas fait un tel effet. Quelques jours avant que je ne rejoigne ces chasseurs-cueilleurs semi-nomades, les attentats du 11 septembre 2001 ensanglantaient New York. Sur les écrans des TV brésiliennes, des images d'apocalypse inconcevables, tout comme les manifestations d'euphorie qui ont éclaté dans les rues de certains pays musulmans. Ces événements ont fait germer en moi l'interrogation du pourquoi. L'envie d'approcher ces peuples que je ne comprenais pas, tels qu'ils étaient présentés dans les médias. A mon retour, après avoir réalisé une série d'émissions pour la Radio suisse romande et écrit plusieurs articles sur la situation des Indiens d'Amazonie, je suis partie en train pour Casablanca, au Maroc, pays où je suis restée deux mois. De fil en aiguille, poussée par mes interrogations et mes envies, les projets de reportages se sont succédé, ma chance étant de pouvoir allier presse écrite et radio, afin de financer le mieux possible mes démarches journalistiques. Les voyages se sont poursuivis jusqu'en 2007, en alternance avec des projets neuchâtelois et quelques rem-

placements qui m'ont permis de «renflouer les caisses». Car le travail de journaliste libre n'est pas très rentable d'une manière générale et en particulier comme je l'ai pratiqué jusqu'à ce que je fonde une famille. Depuis, je travaille régulièrement pour une émission de reportages sur RTS La Première, dont le format d'une heure est très stimulant dans un univers médiatique de plus en plus court et normalisé. J'ai commencé à faire des dossiers en Suisse, de prendre le temps de l'approfondissement, un luxe dont les journalistes sont malheureusement trop souvent privés. Il y a aussi le projet «Vivre ici en venant d'ailleurs» que je poursuis depuis neuf ans et qui propose des portraits de migrants dans les médias écrits, internet et radio du canton de Neuchâtel.

Rapidement après avoir quitté mon poste de salariée à RTN, je suis entrée au comité des Journalistes libres romands (JLR), groupe de travail d'Impressum (Fédération suisse des journalistes), chargé de défendre et de représenter les intérêts des reporters indépendants. Et la tâche est ardue! Car comme l'a démontré un sondage publié en 2011, très rares sont les médias qui respectent les droits des collaborateurs extérieurs et en particulier les tarifs inscrits dans la convention collective de travail. Seul un tiers des sondés a déclaré que la CCT était respectée par les organes de presse signataires. Tous les grands quotidiens romands sont montrés du doigt. Des résultats alarmants qui n'ont toutefois pas fait couler beaucoup d'encre. Les journalistes ont souvent de la peine à médiatiser ce qu'ils considèrent à tort comme leur cuisine interne, surtout lorsque leur média est en ligne de mire.

Les JLR représentent plus de 200 reporters libres, en partie retraités, qui sont devenus indépendants par contrainte (après un licenciement économique par exemple) ou par choix. Boucler les fins de mois est souvent difficile pour un grand nombre d'entre nous, et les plus expérimentés regrettent l'âge d'or des années 1960-1980 où la densité de la presse permettait de diffuser largement son travail et où les reportages au long cours trouvaient facilement preneur. Dans ces milieux, j'ai rencontré de nombreux journalistes et photographes passionnés qui, entre deux mandats alimentaires, portent des projets d'envergure en Suisse ou ailleurs, sous d'autres latitudes.

Valérie Kernén

Le plus dur pour les freelances, outre le côté financier, est une certaine solitude face à leur pratique professionnelle. Les débats parfois stimulants des salles de rédaction me manquent depuis le premier jour, pouvoir partager ses interrogations ou simplement une pause café.

L'isolement du journaliste libre est pour moi un prix à payer à la liberté. Mais jusqu'ici, je n'ai jamais remis en question ce choix de vie, qui m'a rendue riche en expériences, avec la satisfaction d'avoir suivi mon cœur et ce qui me faisait vibrer au plus profond.





Les années fastes des

«Admirable élan en faveur de Xamax». Ce titre paru en tête d'une page de «L'Express» du 10 avril dernier n'aurait pas été imaginable il y a 50 ans, car Xamax n'inspirait alors pas, loin de là, la sympathie dont il jouit aujourd'hui. Pensionnaire de la 1ère Ligue depuis 1960, le club déjà cher à la famille Facchinetti ne cachait pas son

poids de l'histoire!), Xamax dut jouer durant plusieurs saisons sur le stade banlieusard, ne bénéficiant qu'exceptionnellement de la Maladière toujours occupée par Cantonal.

En juin 1969, un événement fit naître un nouvel état d'esprit: la fondation de Neuchâtel-Sports, association faîtière rassemblant une douzaine de clubs du chef-lieu, sous l'impulsion d'un personnage neutre, Alphonse Roussy. Cantonal en était la section de football. En sacrifiant son nom original, Cantonal perdit une bonne part de son identité, facilitant ainsi la fusion avec Xamax. Celle-ci allait se concrétiser le 16 juin 1970. Neuchâtel Xamax était né mais pas encore accepté par tous. Trois ans plus tard, il montait en Ligue nationale A, entraînant alors rapidement la population dans son sillon. Et sous la présidence dynamique et généreuse de Gilbert Facchinetti, vint pour les rouge et noir une période riche en prouesses, concrétisée par deux titres nationaux et de nombreux exploits en Coupe d'Europe. La Suisse sportive avait alors les yeux souvent fixés sur la Maladière.

Pendant ce temps, le FC La Chaux-de-Fonds s'illustrait sur sa pelouse de La Charrière où,

malgré les hivers trop longs, il tenait tête aux meilleurs. Son troisième et dernier titre national date de 1964, année où il fut également finaliste de la Coupe de Suisse, épreuve qu'il a par ailleurs remportée à six reprises! La relégation en Ligue B suivra de peu, puis le retour en élite en 1971, pour une saison, avec à la présidence Freddy Rumo, que l'on retrouvera ensuite à la tête de l'ASF et au comité de l'UEFA. 1964 fut également faste pour le FC Le Locle, promu dans une Ligue B qu'il fréquenta trois ans, avant de retomber jusqu'en IIe ligue. On entend alors pour la première fois parler d'un jeune entraîneur, Bernard Challandes, qui remontera l'équipe de la Mère Commune en Ligue B en 1984, hélas pour une seule saison, avant d'être appelé à La Chaux-de-Fonds.



En août 1972, Neuchâtel Xamax fait figure de grand favori de la ligue nationale B. Objectif atteint en fin de saison 1972-1973 avec une belle promotion.

Debout, de gauche à droite : Mantula (directeur technique), Monachon (président), Blusch, Bonny, Steiger, Lecoultre, Türberg, Kroemer, Chiandussi, Rub, Facchinetti Gilbert (directeur sportif).
Accroupis, de gauche à droite : Mantoan, Richard, Mathez, Monnier, Barbezat, Traber, Claude, Facchinetti Claude (masseur).

ambition de grimper plus haut, ce qui lui valait de nombreuses inimitiés.

Lorsque, venant du canton de Vaud, je suis arrivé à Neuchâtel en 1964, j'ai été surpris par l'ambiance. Les footballeurs, en général, prenaient mal la volonté de Xamax de disputer l'hégémonie locale au FC Cantonal, «le» club de la région. Pourtant, celui-ci peinait à convaincre depuis une décennie. Son ultime séjour en Ligue nationale A (1963-1965) cachait mal un déclin inexorable. Une situation reçue 5 sur 5 dans le camp xamaxien.

Installé depuis 1964 sur le stade fraîchement inauguré de Serrières, le club rouge et noir préparait patiemment son ascension en Ligue nationale B (1966), tandis qu'à la Maladière, Cantonal tombait en Ière Ligue. Paradoxalement (le

clubs neuchâtelois

François Pahud

Restons dans le Haut pour rappeler l'aventure exceptionnelle du HC La Chaux-de-Fonds, champion de Suisse six ans d'affilée, de 1968 à 1973. Des titres rendus possibles par la conjonction de plusieurs éléments réunis par le président Charles Frutschi: une pléiade de jeunes joueurs locaux talentueux, la couverture de la patinoire (chose rare à cette époque), un entraîneur-joueur (Gaston Pelletier) à son zénith, et quelques renforts ambitieux. Grâce à une préparation physique estivale alors sans pareille, le HCC a dominé le championnat jusqu'à ce que ses adversaires imitent ses pratiques, puis le dépassent. Durant cette période faste, l'équipe nationale n'était autre que le HCC, président et entraîneur compris, renforcé par quelques éléments extérieurs. Les fans de hockey du canton accouraient aux Mélézes, franchissant La Vue-des-Alpes malgré la neige et le verglas...

Au moment où le HC La Chaux-de-Fonds

prenait son envol, l'autre grand club de hockey du canton, Young Sprinters Neuchâtel, entamait une lente descente. Trois fois vainqueur de la Coupe de Suisse (la dernière en 1963), Young Sprinters attirait lui aussi les passionnés de hockey venus de loin. Mais, sans toiture, sa patinoire prenait l'eau et, petit à petit, le club en a fait autant. Relégué en Ligue B en 1965, YS est remonté l'année suivante en LNA, au terme d'un épique match d'appui à Lucerne, contre Ambri-Piotta. Malgré une clavicule fracturée, Orville Martini inscrivit 4 des 6 buts de son équipe! L'aventure en Ligue A n'a pas duré et, depuis 1967, Young Sprinters a navigué entre la Ligue B et la 1ère Ligue en vivant des heures passionnantes et d'autres nettement moins réjouissantes! Les derbies contre le CP Fleurier, club phare du Val-de-Travers en Ligue B comme en 1ère Ligue, excitaient particulièrement les passions dans les deux camps. C'était chaque fois «un événement à risques», dirait-on aujourd'hui. A part cela, Fleurier peut se vanter d'avoir fourni de nombreux joueurs de talent au hockey helvétique.

Le basketball vivait dans l'ombre des deux principaux sports d'équipe. Neuchâtel-Sports connut cependant des heures exaltantes, qui incitèrent à bâtir en hâte

le Panespo pour accueillir un tournoi européen. Au fil des ans, s'est fait sentir le besoin de fusion avec le concurrent local, Union.

Les années 80-90 ont été marquées par le développement du volleyball et de sports individuels: course à pied, VTT, snowboard. La natation a, pour sa part, pris une



L'équipe du HC La Chaux-de-Fonds qui a remporté, en février 1973, son sixième titre de champion de Suisse.

Assis, de gauche à droite : Nagel, Furrer, Turler, M. Zehnder (président), Huguenin, Berra et Mauerhofer.

Au deuxième rang : M. Droz (matériel), Henrioud, Schneider, Cuenat, Girard, Willimann, Dubois, Pelletier et M. Defabritis (masseur).

Au troisième rang : Martel, Neiningger, Wittwer, Divernois, Vallat, Marti, Stuedler.

place de choix grâce aux multiples médailles suisses et européennes de Stefan Volery. L'athlétisme aussi, a connu un bel essor. Il y eut le record de Jean-Pierre Egger au lancer du poids (20m25, le 9 juin 1979) et l'engagement sans limite de deux hommes, Claude Meisterhans au CEP Cortaillod et René Jacot à La Chaux-de-Fonds. La gymnastique a également vécu de belles heures avec les titres nationaux de Jean-Pierre Jaquet (Serrières) et Flavio Rota (Le Locle), suivis des succès d'équipe de la FSG Serrières. On voyait, en revanche, s'estomper d'autres disciplines dont l'aviron, qui avait valu le bronze olympique à Denis Oswald, à Mexico (1968), et l'escrime qui a permis aux Chaux-de-Fonnières Michel Poffet et Patrice Gaille d'enlever force médailles olympiques et mondiales. Ainsi va la vie...



Neuchâtel vu par trois journalistes et trois dessinateurs

Sylvie Jeanbourquin

Réputé pour former des conseillers fédéraux, le canton de Neuchâtel a-t-il perdu de son aura ces dernières années avec les affaires qui l'ont secoué?



Christian Campiche
Journaliste
à «La Liberté»

Que représente le canton de Neuchâtel pour vous?

Un canton qui m'est cher parce que mon grand-père y a vécu enfant (aux Verrières, orphelin de mère, il avait été adopté par sa tante). En plus, ma sœur vit à Travers.

Pensez-vous que le consensus politique à la neuchâtoise ait encore de l'avenir?

Le consensus a de l'avenir si les habitants le veulent. Dans le temps, j'aimais citer un poète romanche: «Un peuple vit s'il veut vivre.» La presse agit-elle de manière constructive dans le débat? C'est aussi une question.

Après les différentes affaires qui l'ont secoué, le canton a-t-il encore suffisamment de crédibilité pour se faire entendre au niveau suisse?

D'autres cantons (Genève, Valais) ont aussi été secoués par des affaires qui ont mis en péril leur crédibilité. Ils se font toujours entendre au niveau suisse mais il est vrai avec une image amoindrie, surtout en ce qui concerne Genève. Là encore un média local engagé – existe-t-il? – peut jouer un rôle pour renforcer l'image...

Quel est l'avenir du canton?

Je ne crois pas à une fusion aboutissant à un canton de l'Arc jurassien. Neuchâtel doit miser sur ses propres ressources, faire le ménage et moins croire aux mirages (Xamax).

Vincent L'Epée



Hainard ne veut pas démissionner
paru le 5 juin 2010 dans «L'Express»,
«L'Impartial» et le «Journal du Jura»

Alex



Chagaev fait le ménage
paru le 26 juillet 2011 dans «La Liberté»



François Schaller
Rédacteur en chef
de «L'Agefi»

Que représente le canton de Neuchâtel pour vous?

Un canton industriel important en Suisse et en Suisse romande surtout. Il manque singulièrement de confiance en lui.

Pensez-vous que le consensus politique à la neuchâtoise ait encore de l'avenir?

Oui, le pragmatisme est la reine des vertus en politique et les Neuchâtois ont de l'expérience dans ce domaine.

Après les différentes affaires qui l'ont secoué, le canton a-t-il encore suffisamment de crédibilité pour se faire entendre au niveau suisse?

J'exagère à peine si je vous dis que personne n'a entendu parler de ces affaires en dehors de Neuchâtel.

Quel est l'avenir du canton?

C'est très corrélé à celui de la Suisse, avec un risque supplémentaire lié à la grande exposition de l'industrie horlogère.



Jean-François Fournier
Rédacteur en chef
du «Nouvelliste»

Que représente le canton de Neuchâtel pour vous?

Un canton suisse ouvert, viticole, lacustre et horloger.

Pensez-vous que le consensus politique à la neuchâtoise ait encore de l'avenir?

Quel consensus? Il ne me semble pas que les ministres et les partis neuchâtois soient plus consensuels – entre eux – qu'ailleurs en Suisse romande (sourire).

Après les différentes affaires qui l'ont secoué, le canton a-t-il encore suffisamment de crédibilité pour se faire entendre au niveau suisse?

Il n'en a ni plus ni moins que les autres cantons romands, tous en perte de vitesse dans les grandes administrations, les grands réseaux économiques et au Parlement fédéral.

Quel est l'avenir du canton?

Neuchâtel a des atouts touristiques et industriels qui lui permettent sans conteste d'aller de l'avant.

Raymond Burki



Valérie Garbani refait scandale
paru le 18 juin 2008 dans «24 Heures»

Mathieu Fleury

Années *douces-amères*

Au moment de jeter un regard sur mes neuf années passées à la tête de la Fédération suisse des journalistes, devenue en cours de route Impressum, mes sentiments sont très partagés. Le plus fort et le plus durable de ces sentiments est clairement la reconnaissance: reconnaissance envers les dirigeants de l'époque qui, en m'engageant, ont fait confiance à un jeune avocat pas encore vraiment sec derrière les oreilles et n'ayant aucune véritable expérience en matière de médias...

J'espère de tout cœur ne pas avoir déçu cette confiance et je peux en tout cas dire à quel point ma passion pour l'information et mon respect pour celles et ceux qui la font ne se sont jamais démentis, mais n'ont fait au contraire que s'affermir de mes débuts à Impressum jusqu'à aujourd'hui.

Pourtant, le découragement et le désabusement auraient pu être de mise au début de ce siècle, marqué par une crise sans précédent de la presse écrite. Mon quotidien a malheureusement été davantage émaillé de plans sociaux sévères et répétés qu'ensoleillé par la création de nouveaux médias...



Mathieu Fleury est secrétaire général de la Fédération romande des consommateurs.

Le défi qui nous était lancé était de trouver la manière de faire de la défense professionnelle efficace alors même que la branche défendue connaissait un creux majeur en termes économiques, débouchant logiquement sur une crise philosophique. C'était sans doute cela le pire: la crise bien réelle du modèle économique de la presse écrite a été l'occasion d'une dévalorisation brutale de la fonction des journalistes, voire même d'une remise en question de la nécessité du quatrième pouvoir lui-même.

La discussion autour des droits d'auteur

des journalistes a ainsi donné lieu à des échanges très vifs avec les éditeurs sur la valeur du fruit de la créativité des rédactions, dégradé au rang de produit de grande consommation... Au sujet de la valeur pécuniaire de l'information, le début des années 2000 a par ailleurs été le théâtre d'erreurs que nous payons encore aujourd'hui, c'est le cas de le dire! En offrant gratuitement le contenu de leurs journaux sur internet dans l'espoir fou d'y trouver un financement par la seule publicité, les éditeurs ont en effet implanté durablement dans les esprits la notion qu'il n'était plus nécessaire de payer pour l'information. Aujourd'hui éditeur(!) du magazine FRC «Mieux choisir», je me rends compte à quel point il est difficile d'expliquer qu'une information de qualité est chère à produire et ne peut donc pas être simplement offerte (surtout lorsque, comme nous, on renonce à la publicité!).

J'espère donc que la branche saura puiser dans l'importance de sa mission une source de fierté légitime et l'envie de se battre pour la faire respecter.

A l'ère de la communication reine, les journalistes devront absolument faire comprendre à chacun, qu'il soit citoyen ou consommateur, qu'il y a un vrai intérêt à investir dans le contre-pouvoir que représentent les médias. Cela demandera beaucoup de travail et une recherche permanente d'excellence, mais je crois que c'est possible.

Le monde curieux d'Elzingre

L'univers d'Elzingre recèle une étonnante dimension. Des dizaines de classeurs dorment désormais à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel. On y trouve les dessins quotidiens que Jean-Marc Elzingre a créés pour «L'Impartial» de 1983 à 1996, puis pour les frères jumeaux «L'Express» et «L'Impartial» jusqu'en 2007.

A l'instar de Burki, de Barrigue ou de Chapatte, Elzingre commentait tous les jours l'actualité, se lassant même parfois de devoir se répéter sur les guerres et les atrocités accablant notre planète. Mais il disposait d'espaces de liberté, comme son fameux «Duo du banc» ou sa bande dessinée «Childéric le Lutin» qui avait enchanté ses lecteurs. Durant les dernières années, la carte blanche hebdomadaire qui lui était réservée dans les quotidiens neuchâtelois, lui permettait de donner libre cours à son imagination débridée.

Lorsqu'il fut emporté sur sa petite reine durant l'été 2007, il projetait de publier des albums de caricatures et d'illustrer des livres. Peintre à ses heures d'aquarelles paisibles de la campagne bressane, Elzingre a laissé dans le souvenir de ses collègues la trace indélébile d'un ami engagé et chaleureux. (bln)



publicité

**AIMER
LIRE**

PAYOT
LIBRAIRE

TOUS LES LIVRES, POUR TOUS LES LECTEURS
Lausanne Genève La Chaux-de-Fonds Fribourg Montreux Neuchâtel
Nyon Sion Vevey Yverdon-les-Bains payot.ch

© Illustration: www.20net.com